



Samantha Shannon

UN  
JOUR  
DE  
NUIT  
TOMBÉE

Partie II

J'AI  
LU



UN JOUR  
DE NUIT TOMBÉE

*Partie II*

DE LA MÊME AUTRICE  
AUX ÉDITIONS J'AI LU

**Le prieuré de l'oranger**

- 1 – *Partie I*
- 2 – *Partie II*

**Bone Season**

- 1 – *Saison d'os*
- 2 – *L'ordre des mimes*
- 3 – *Le chant se lève*
- 4 – *Le masque tombe*

**Un jour de nuit tombée**

- 1 – *Partie I*
- 2 – *Partie II*

SAMANTHA  
SHANNON

UN JOUR  
DE NUIT TOMBÉE

*Partie II*

ROMAN

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)  
par Benjamin Kuntzer



Collection dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur nos réseaux sociaux :



@jailu\_editions



@jailu.collection.imaginaire



@jailu.editions

*Titre original*

A DAY OF FALLEN NIGHT

© Samantha Shannon-Jones, 2023

*Cartes et illustrations intérieures*

© Emily Faccini, 2023

*Pour la traduction française*

© Éditions De Saxus, 2023

## SOMMAIRE

Cartes .....	8
III. L'Âge de feu .....	13
IV. L'Étoile-à-la-longue-chevelure.....	477
Épilogue .....	623
Personnages de l'histoire .....	673
Glossaire .....	691
Chronologie .....	695
Remerciements .....	701



**REINAUME  
D'INYS**

**ROYAUME  
D'YSCALIN**

**DOMAINE DU  
LASIA**

**SÉRÉNISSE  
RÉPUBLIQUE**

MER CENDRÉE

DÉTROIT DU CYGNE

PLAINE DES  
VETALDA

BAIE DES  
QUARLS

VASTE PLAINE  
YSCALINE

MER HALASSA

DÉSERT  
CRAMOISI

DÉSERT  
DE SÜTTU

Nurtha  
Morga  
Ascalon  
Sath  
Offsay  
Perchette  
Portléte

Garaznā

Perunta

Samana

Sadyr  
RIVIÈRE  
HUNDRATH  
Beygstad

Les Saurgas

Daura  
RIVIÈRE  
ARMAEA

Crête fumante

mont Effroi  
mont  
Nivnda

Gulthuga  
Svanal

Varuva  
RIVIÈRE  
GAURU

Varuva

Gfuria

Kāubuga

Bois-au-Cerf

Mont Fruma

Fuseaux

Lames-des-Dieux

Bosquet  
de pierre

Jotcoya

RIVIÈRE  
URUDU

Dimuba

mont Dindara

LAC JODIQO

Jrhanya

RIVIÈRE  
MINARA

PRIEURÉ

mont  
Enusna

lirin

Majigu

Bassin lasian

Yikala

Rumelabur

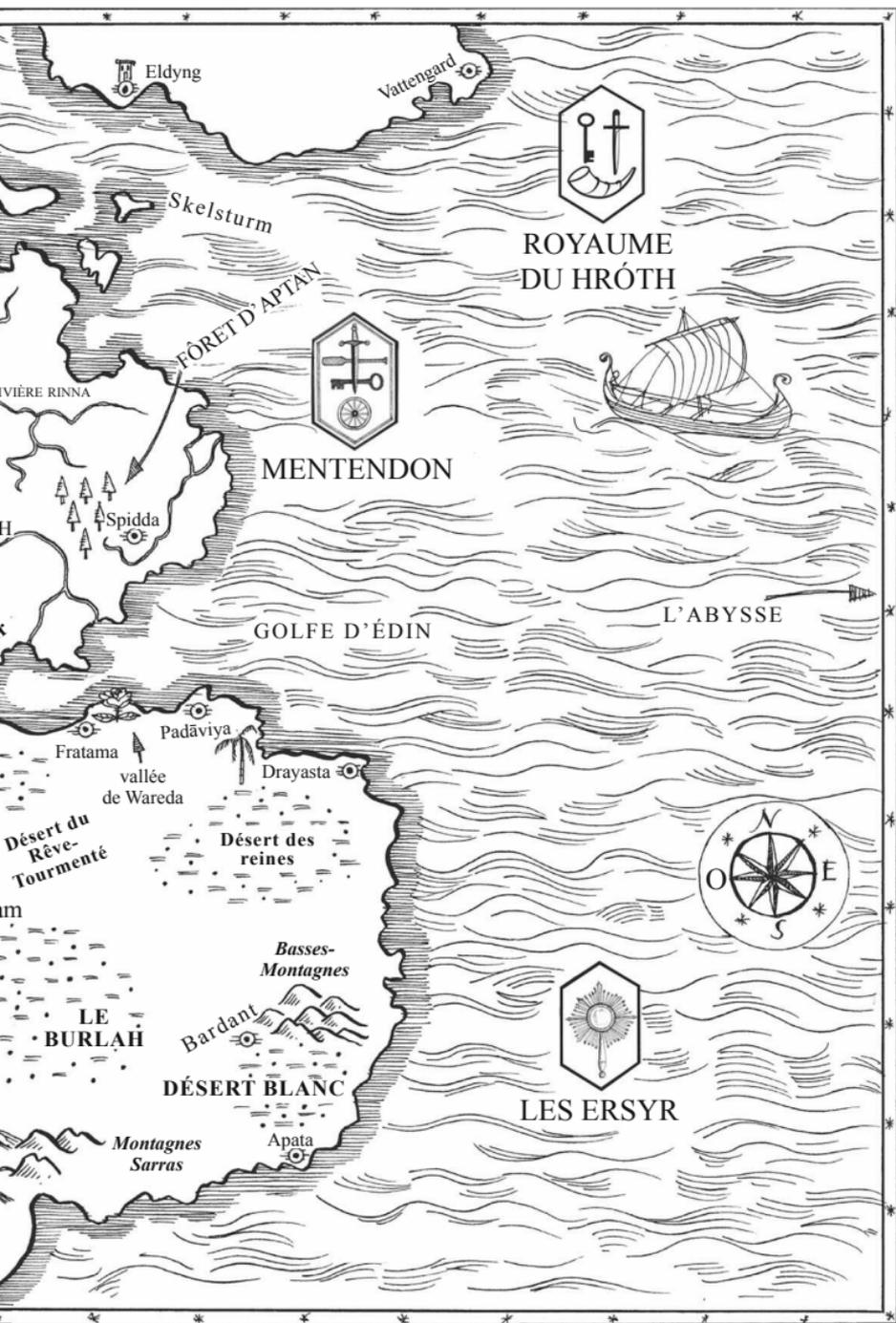
Künkrya

RIVIÈRE  
GEDUNYU

col  
d'Enar

Monts Uluma

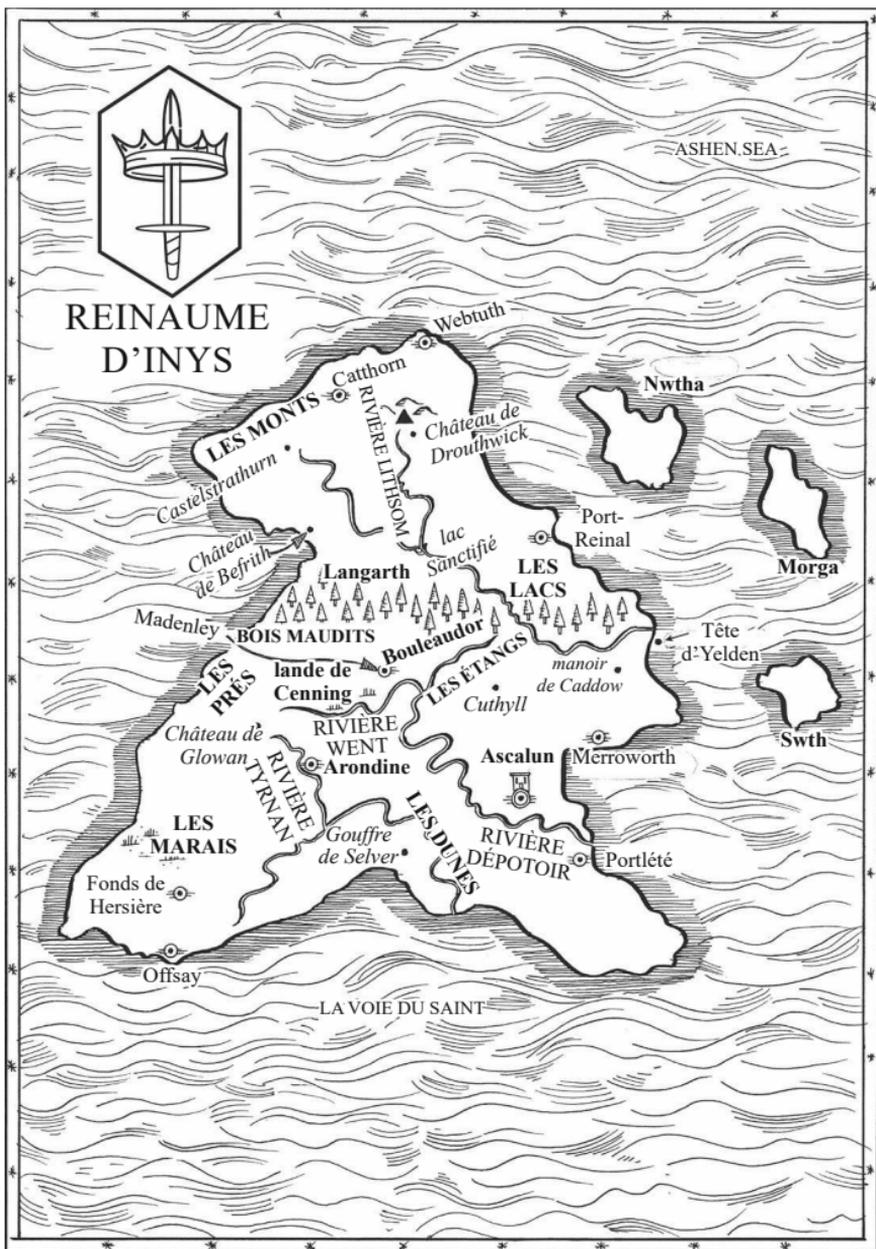
Mont  
Kiri





# REINAUME D'INYS

ASHEN SEA



Webnuth

LES MONIS

Cathorn

RIVIERE LITHOM  
Château de Drouthwick

Nwtha

Castelstrathurn  
Château de Befriith

Port-Reinal

Morga

Langarth

LES LACS

lac Sanctifié

Madenley

BOIS MAUDITS

Bouleaudor

Tête d'Yelden

lande de Cenning

LES ÉTANGS

manoir de Cadow

LES PRÉS

RIVIERE WENT

Cuthyll

Ascalun

Swth

Château de Glowan

ARONDINE

Merroworth

LES MARAIS

RIVIERE TYRAN

LES DUNES

RIVIERE DÉPOTOIR

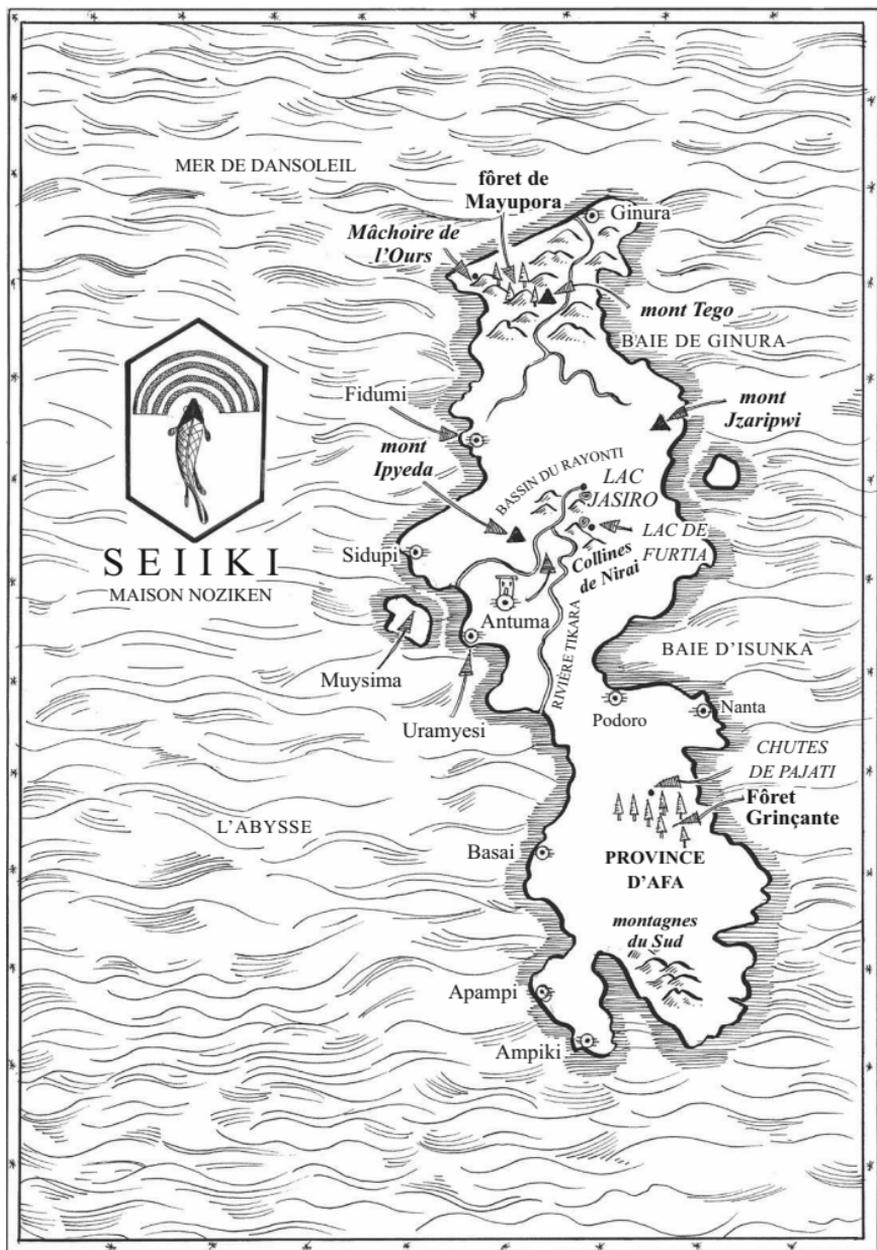
Portlété

Fonds de Hersière

Gouffre de Selver

Offsay

LA VOIE DU SAINT





### III

## L'Âge de feu

511 EA

Wulf is on īege, ic on oþerre.  
Fæst is þæt ēglond, fenne  
biworpen...  
Ungelīce is ūs.

*(Wulf est sur une île, moi sur l'autre.  
Sûre est cette île, entourée de  
marais...  
C'est différent pour nous.)*

— Anonyme,  
*Wulf et Eadwacer*





42

## Sud

Tunuva avait le regard dans le vague quand Hidat écarta ses cheveux humides. Les lampes à huile vacillèrent, conjurant la nuit sans étoiles.

À l'aube, la Mère aurait une nouvelle représentante. Tunuva avait ruminé toute la nuit, sachant qu'elle ne parviendrait pas forcément à dissimuler sa peine. Le chagrin faisait de chaque heure une épreuve, mais elle devait en supporter le fardeau, pour Esbar.

Saghul Yedanya était morte paisiblement, le corps jauni et ratatiné. En tant que gardienne du tombeau, il incombait à Tunuva de diriger les rites funéraires. Il s'agissait d'un devoir qu'elle accomplissait rarement, mais qui procurait chaque fois l'effet d'un baume apaisant en permettant à la famille de rendre hommage aux défunts.

Au point du jour, Esbar et elle avaient lavé leur vieille amie, tout en priant les divinités de la traversée et de la mort. Au coucher du soleil, elles avaient allongé Saghul au pied de l'arbre, laissant les racines récupérer son feu, cependant que leurs frères et sœurs entonnaient un chant funèbre. Son ichneumon s'était roulé en boule sur le monticule et était mort dans la nuit, avant d'être enseveli à son côté. Tunuva avait planté un sabra sur chaque tombe, arrosant les graines de vin de résine.

La vie de Saghul se perpétuerait dans le fruit de l'arbre. Sa flamme continuerait de guider toutes ses filles.

Quand Hidat eut terminé, elle apporta un miroir à Tunuva. Celle-ci observa les tresses délicates qui ornaient son crâne, avant d'affronter son propre regard. Des croissants profonds lui cernaient les yeux.

« Merci, Hidat. »

C'étaient les premiers mots qu'elle prononçait depuis des heures. Hidat posa une main sur son épaule. « Tu peux surmonter cette épreuve, Tuva.

— Nous le devons toutes. » Tunuva reposa le miroir. « Pour Ez.

— Elle et toi avez toujours été les plus proches conseillères de Saghul, à l'exception de Denag.

— Je n'en suis plus si sûre. Après des décennies d'amitié, Saghul parvenait encore à me surprendre. »

Hidat ne répondit pas. Elle se retourna pour ajuster les parements dorés dans sa propre coiffure.

Siyu patientait dans le couloir, la cape verte des postulantes drapée autour de ses épaules. Même si elle avait mangé le fruit pendant sa grossesse, il lui restait encore à être officiellement initiée. Ses cheveux, ornés d'une coiffe en cornaline et feuilles d'or, ondulaient dans son dos.

« Oh, Tuva, dit-elle en l'embrassant. Tu es tellement belle. J'aimerais être aussi élégante que toi.

— Tu l'es toujours, rayon de soleil. » Tunuva se força à sourire. « Tu es prête ?

— Oui. » Siyu lui saisit les mains, les yeux pétillants. « Je suis si heureuse pour Esbar. Elle est née pour porter la cape rouge. »

Siyu paraissait aussi ravie qu'elle l'affirmait. Elle ignorait qu'Anyso était parti. Tunuva aurait aimé savoir où vivait sa famille, afin de pouvoir les aviser de son trépas.

« Tu lui ressembles beaucoup, aujourd'hui, dit-elle à Siyu. Tu voudras bien m'aider à la soutenir dans son devoir ?

— Évidemment. »

Les initiées avaient à l'unanimité confirmé Esbar comme Prieure, même celles affectées ailleurs. Gashan avait fait parvenir une lettre d'approbation laconique. En cinq siècles, une munguna n'avait été rejetée qu'à deux reprises – la première pour avoir délaissé son ichneumon, la seconde parce que la Prieure avait nommé sa propre fille biologique. Esbar avait gagné le droit de diriger.

Hidat apparut alors, parée de sa cape blanche, portant un coffret en bois serti d'or. « Pour toi, gardienne du tombeau », dit-elle en le tendant à Tunuva.

Celle-ci l'accepta. L'objet était plus léger qu'il n'en avait l'air, mais son contenu pèserait lourdement sur Esbar.

Toutes trois traversèrent le Prieuré pour rejoindre le cortège qui descendait l'escalier menant au Val de Sang. Tunuva repéra Canthe et lui adressa un petit signe de la tête.

Saghul avait gravé une tablette établissant ses ultimes volontés, y compris son désir de voir Canthe rallier le Prieuré. Il incomberait à Esbar d'honorer ou non cette requête. Tunuva savait qu'elle le ferait. Elle avait trop aimé et respecté Saghul pour contrevenir à son dernier vœu.

La cérémonie avait toujours lieu de nuit, sous les fruits où couvaient les flammes de leur sœur disparue. Tunuva n'avait que douze ans quand Saghul avait reçu l'investiture, mais elle se rappelait l'émerveillement éprouvé alors en voyant cette femme être transformée en Prieure.

Les guerrières se tenaient d'un côté, les hommes de l'autre, ouvrant un passage à Esbar. Siyu alla rejoindre Yeleni, tandis que Tunuva se rapprochait de Denag et d'Apaya – toutes deux vêtues du blanc des initiées –, au pied de l'arbre. Elle sentait un mélange de musc d'ichneumon, de fleur et de fruit.

Quand Esbar apparut sur les marches, le silence tomba sur l'assemblée. Les hommes et les postulantes levèrent leur lampe, les initiées possédant la flamme la firent jaillir. De nombreuses paires d'yeux reflétèrent cette lumière chancelante.

Esbar avait renouvelé sa magie à l'aube – elle apparaissait telle une divinité de feu, tout droit sortie de la forge. Elle portait une robe de mariage sélinienne, tout en filet, sans rien en dessous. Son visage était de marbre, mais elle effleura les mains de tous ceux qu'elle dépassa.

Elle s'agenouilla devant l'arbre. En tant que doyenne, ce fut Denag qui, la première, posa la main sur sa tête.

« Esbar du Apaya uq-Nāra, déclara-t-elle, tu as servi la Mère fidèlement, sans poser de questions. Tu te présentes désormais devant l'oranger, comme nombre de sœurs avant toi. Tu t'agenouilles sous ses branches, ainsi que l'a fait la Mère. Cette famille te demande à présent de la représenter en tant que Prieure, de nous guider et de nous unir pour braver le Sans-Nom. Accepteras-tu notre appel aux armes ?

— Je l'accepte », répondit Esbar.

Denag leva le collier que Saghul avait porté à sa mort, sur lequel était monté un précieux cabochon d'ambre issu de l'arbre. Esbar baissa le front pour le recevoir. Apaya se présenta ensuite avec la sève.

« Esbar du Apaya uq-Nāra, dit-elle, j'atteste que tu es le fruit de ma matrice, le sang de Siyāti du Verda uq-Nāra. Es-tu prête à être une mère pour tous les enfants du Prieuré ?

— Je le suis. »

Apaya l'oignit alors. Même si son visage n'était pas du genre à s'adoucir, sa fierté ce soir-là était manifeste.

Tunuva fut la dernière à se présenter. Elle offrit l'une de ses clefs à Jontu Yedanya, qui s'agenouilla devant le coffret pour le déverrouiller. Tunuva en sortit la plus précieuse des reliques avec d'innombrables précautions.

Une odeur s'en dégagait – une odeur antique et perturbante, comme de la viande laissée au soleil, mélange de fer et de temps. Desséchée par les années, elle avait désormais presque la raideur de l'écorce. Ce n'était qu'en veillant dessus avec le plus grand soin que les précédentes gardiennes du tombeau avaient fait en sorte qu'elle ne soit pas trop rigide pour être portée.

« Esbar du Apaya uq-Nāra, dit Tunuva, voici le linceul de la Mère, imprégné du sang du Sans-Nom. » Elle le drapa autour de la nouvelle Prieure. « Acceptes-tu son poids, et tout ce qui l'accompagne ?

— Je l'accepte. »

Pour la dernière étape de l'investiture, Denag présenta à Esbar la lance de fer nommée Mulsub. Sa hampe était ornée d'anneaux d'or et d'argent, sa pointe noire et polie ayant été préservée propre et tranchante pendant des millénaires.

Esbar se saisit de l'arme. Quand elle se releva, elle fit face au reste de sa famille.

« Je suis Esbar du Apaya uq-Nāra, Prieure de l'Oranger. Je renouvelle mon engagement envers la Mère. Avec humilité, j'occupe sa place. Avec fierté, je protège l'oranger. Avec amour, je veille sur vous tous, en tant que mère, sœur, gardienne et représentante.

— Puisse-t-elle garder ta lame affûtée et ton cœur plein de feu, répondit le Prieuré. Puisse ton nom inspirer la terreur en ce qui doit demeurer sans nom. »

\*\*\*\*

Tunuva se réveilla dans un lit qu'elle ne connaissait pas. Le tâtant de la main, elle découvrit des draps humides et froissés.

Dehors, une cascade grondait. Elle admira le plafond ornementé de la Chambre nuptiale, la dernière vision qu'avait dû avoir Saghul. Esbar n'avait pas voulu prendre ce lit – pour elle, il s'agissait d'une bière –, mais Tunuva lui avait conseillé de s'y habituer sans tarder, au risque que sa nouvelle chambre se mît à la hanter.

Ainsi, Esbar avait donc consommé son mariage sacré avec l'arbre en dormant là, sur un lit de mort purifié aux vapeurs de roses. Seul Imsurin pouvait être à l'initiative de ce petit réconfort. Sachant qu'Esbar s'accrochait à la croyance esyrienne selon laquelle la rose permettait d'éloigner les

mauvais rêves, il s'était arrangé pour que leur chambre embaumât ce parfum quand ils avaient conçu Siyu.

Tunuva l'avait malgré tout serrée contre elle toute la nuit. Même les roses n'avaient pas le pouvoir d'empêcher la terreur.

Les festivités s'étaient poursuivies jusqu'aux premières heures du jour. Le goût du vin de soleil s'attardait sur sa langue. Siyu avait dansé et ri toute la nuit, enchantée par tous ces événements. Esbar comptait attendre quelques jours de plus pour l'informer de la fuite d'Anyso. Sa fille biologique en serait dévastée, mais conserverait l'espoir de sa survie.

Si elle devait toutefois apprendre la vérité, son bonheur déperirait.

Les rayons du soleil pommelaient le sol. Derrière la fenêtre treillissée, Esbar se tenait, nue, sur le balcon, comme toujours après une sueur nocturne.

Tunuva alla la rejoindre. Elle contemplait l'horizon, les cheveux scintillants d'humidité. Au crépuscule, ses prunelles paraissaient presque noires ; à présent, au premier jour, elles adoptaient une profonde teinte ambrée.

« Prieure, dit-elle. J'ai l'impression de rêver.

— Les roses ont-elles fait effet ?

— Je crois que c'était ta présence plus que celle des roses. » Elle portait toujours le collier. « Hidat sera la prochaine munguna. Elle a beaucoup à apprendre en matière de gouvernance, mais elle est forte et mesurée.

— Elle apprendra auprès de toi. »

Esbar hochait la tête. « J'ai récupéré la mante au moment où le monde se dresse contre nous, déclara-t-elle. Lorsque Saghul m'a choisie, j'étais sûre de vouloir la porter, mais j'étais encore jeune et effrontée. »

Tunuva savait qu'elle n'aimait pas être touchée lorsqu'elle était en nage, mais elle se rapprocha autant que possible. « Le doute et la peur sont deux choses naturelles, dit-elle. Tu as hérité d'un devoir sacré envers nous tous – mais nous

sommes là pour te soutenir à notre tour. Aucune sœur du Prieuré ne reste jamais seule. »

Esbar lui saisit la main pour l'embrasser.

« Prieure. » Elles se retournèrent toutes deux. Apaya apparut sur le balcon, un peignoir sur le bras. « Mon oiseau vient de m'apporter une lettre de Daraniya. Elle a reçu un message urgent en provenance de la cheffe de port de Padāviya. Une grave maladie en provenance de Mentendon est arrivée là-bas.

— Une maladie ? répéta Esbar en enfilant le peignoir.

— Les rapports sont un peu confus, mais c'est une épidémie très violente qui provoque des rougeurs sur les bras et des douleurs terribles. Sa Majesté a fait fermer le port, ainsi que le côté sud du col d'Harmur.

— Au nom de la Mère, que se passe-t-il ? marmonna Esbar. Le monde est-il devenu fou ? »

*Et à l'aide de son souffle et du vent produit par ses ailes, il répandit un fléau qui empoisonna tous ceux qui se trouvaient à sa portée. Les gens tombèrent malades. Leur sang s'échauffait, devenant si brûlant qu'ils hurlaient et se querelaient avant de périr dans les rues.*

« La peste écarlate, murmura Tunuva. La malédiction que le Sans-Nom a soufflée sur Yikala.

— J'ai pensé la même chose, admit Apaya. Nous devrions être immunisées. Je doute qu'un mal venu d'en bas puisse prendre racine dans notre sang.

— Mais les hommes, les enfants ?

— Nous consulterons les archives. Siyāti ou Soshen nous ont peut-être laissé certaines connaissances – Siyāti était parfumeuse, et elles partageaient un intérêt commun pour la médecine et l'alchimie. À l'évidence, cette épidémie s'est déjà répandue jadis, avant de dépérir. S'il existe un remède ou une protection, elles le connaissent peut-être.

— Nous devrions étudier ce mal par nous-mêmes, décida Esbar. Pour nous assurer qu'il s'agit bien de ce que nous redoutons.

— Oui. Tu pourrais envoyer Siyu, suggéra Apaya. Si tu comptes toujours l'envoyer dans le monde. »

Tunuva coula un regard vers Esbar, qui se plongeait dans ses réflexions en faisant tourner l'anneau doré qu'elle avait hérité de Saghul quand celle-ci l'avait nommée munguna. Une fleur en pierre de soleil y était sertie.

« Je dois m'adresser au Prieuré, décréta-t-elle. Apaya, rassemble tout le monde dans la Salle de Guerre. »

Elle rentra se mettre à l'ombre. Tunuva se tourna vers Apaya, qui haussa ses fins sourcils. « Reste proche d'elle, Tunuva, conseilla-t-elle doucement. Le Prieuré est son gouvernail, mais tu seras sa voile. »

\*\*\*

En milieu de matinée, l'assemblée était complète. Esbar se tenait devant les neuf piliers.

« Il y a quelque temps, une créature empestant le mont Effroi est née ici, du feu dans les yeux. Il y en aura d'autres comme elle. Notre heure est venue, mes frères et mes sœurs. Nous devons accomplir notre devoir et défendre le Sud. »

Tous l'écoutaient religieusement.

« Un petit groupe partira demain en compagnie d'Apaya uq-Nāra, pour en apprendre plus sur les menaces qui planent sur nous. Les autres demeureront ici pour protéger l'arbre et attendre les appels au secours de nos alliés sudiens. Les postulantes et initiées devront s'entraîner du matin au soir. Les hommes fabriqueront des flèches en plus de leurs tâches quotidiennes. Mes sœurs, veillez à employer vos sortilèges. Souvenez-vous que vous n'êtes pas invulnérables aux flammes. »

Tunuva l'observait avec une fierté croissante.

« Hier, vous m'avez vue revêtir la mante de Cléolind, souillée du sang du Sans-Nom. Aujourd'hui, je vous offre l'opportunité de partager cette gloire. Ces créatures nées de la pierre sont vraisemblablement la progéniture des wyrms qui se sont envolés du mont Effroi. Si une initiée pourfend

l'un de ces wyrms, libre à elle d'imprégner sa cape blanche de son sang. Celles dont les capes seront ensanglantées seront appelées les Damoiselles rouges. »

Elle cracha presque ce terme inysse, le nom qu'ils avaient imposé à la Mère.

« Galian l'Imposteur est venu au Lasia pour y fonder un prieuré – une maison pour la religion qu'il avait inventée, dont il était le chef suprême. Cléolind lui a dit qu'elle fonderait un prieuré d'une autre sorte, et elle l'a fait, rappela Esbar, suscitant des rires sévères et satisfaits. Il est aussi venu ici pour y trouver une épouse. Une damoiselle. Je ferai donc de vous des *damoiselles* d'une autre sorte – des damoiselles qui le feraient trembler. Des damoiselles couvertes de sang. Un troisième rang. Un nouveau rang pour une nouvelle ère. »

Un tonnerre d'acclamations vint ébranler la Salle de Guerre.

« Après cinq siècles d'attente, nous sommes la génération qui non seulement exaltera la Mère, mais qui reproduira son œuvre, déclara Esbar. Préparez-vous. Car à compter de ce jour, nous sommes en guerre. »

Tunuva alla lui prendre la main tandis que l'assemblée se dispersait. Elle s'immobilisa en percevant une magie glaciale. Canthe patientait à l'entrée.

« Canthe, dit Tunuva.

— Tunuva. » Canthe inclina la tête. « Prieure, je n'ai pas voulu vous déranger hier soir, mais j'ai été émue de découvrir un tel respect pour l'arbre, et de voir investir sa nouvelle protectrice. Je suis tellement heureuse d'avoir été témoin de cette scène, ajouta-t-elle avec un sourire soulagé. Et d'avoir retrouvé un foyer. »

Esbar fronça les sourcils. « Que voulez-vous dire ?

— La feue Prieure m'a informée que je demeurerais ici en tant que postulante.

— Saghul n'a confié ses dernières volontés qu'à Denag et moi-même. Quand vous a-t-elle dit cela ?

— Esbar. » Apaya s'approcha, l'air agacé. « Je ne trouve pas Siyu. Où est-elle passée ?

— Dans le bassin lasian », répondit Canthe.

Un mauvais pressentiment assaillit Tunuva. « Elle n'est pas censée se trouver là-bas, rétorqua Esbar, dont le froncement s'accrut. Quand est-elle partie, Canthe ?

— Je l'ai vue s'en aller ce matin. » Elle les considéra tour à tour. « Elle était accompagnée de son ichneumon et de son bébé, en tenue de voyage, j'ai donc supposé que... »

Esbar et Tunuva s'étaient déjà élancées. Le pressentiment se mua en malaise. *Pitié*, pria Tunuva tandis qu'elles gravisaient les marches. *Mère, pitié, fais qu'elle soit juste partie chasser...*

Quand elles atteignirent le solarium, elles y découvrirent sa cape verte, soigneusement pliée, ainsi qu'un message. Esbar ouvrit le pli, laissant Tunuva lire par-dessus son épaule.

*Je sais ce que vous avez tous fait. J'ai découvert Anyso dans la glacière. Je prie pour que jamais vous ne retrouviez un être cher dans cet état.*

*Je pars avec Lukiri et Lalthar, personne d'autre. Cette fois, Yeleni ne sait rien.*

*Je refuse d'élever mon enfant là où son père a été assassiné. J'emmènerai Lukiri là où nous serons toutes deux aimées et en sécurité. N'essayez pas de me retrouver, ou je révélerai l'existence du Prieuré au monde entier.*

« Il n'était pas dans la glacière. Hidat et Imin l'ont enterré. » Esbar secoua la tête. « Je respecte les divinités, et je ne leur ai jamais reproché les affaires de ce monde. Cette fois, pourtant, je me demande si le Vieux Malag ne se joue pas de nous.

— Quelqu'un doit partir à la recherche de Siyu. Elle n'est jamais sortie du bassin, ni même...

— Non, l'interrompit Esbar. Non, la dernière fois, je pouvais le justifier, mais en tant que Prieure, je ne puis envoyer

qui que ce soit poursuivre ma fille biologique alors que toutes les sœurs doivent se tenir prêtes au combat. » Elle reposa le message d'un air las. « Attendons que sa rage se consume.

— Esbar, elle possède un ichneumon. Lalhar attirera les braconniers dès qu'elles quitteront le bassin.

— Elle n'en rentrera que plus tôt.

— Si je pars à sa poursuite, me retiendras-tu ? »

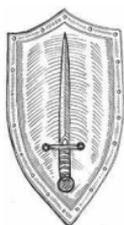
Esbar la dévisagea. « Tu ne sais même pas où elle va.

— Nin peut toujours flairer sa piste – et si, je pense le savoir, Ez. Elle va retrouver la famille d'Anyso, au Carmentum. Tu ne peux pas la suivre, mais moi, oui, insista Tunuva. Laisse-moi la ramener à la maison. »

Esbar se tourna face à l'âtre. « Ma décision est prise, Tuva. Si tu pars, ce sera sans ma bénédiction. »

Tunuva y réfléchit un moment. Quand elle reprit la parole, elle était comme cisillée en deux.

« Qu'il en soit ainsi », répliqua-t-elle en tournant les talons.



43

## Ouest

Une boule de neige s'écrasa sur Glorian. Riant à perdre haleine, elle rassembla un tas de poudreuse entre ses mains gantées.

Elle en savourait la brûlure sur sa peau. Il était rare que la neige s'installe si longtemps, même dans les Monts. Le Saint leur en avait envoyé une rafale depuis le ciel. Lui aussi célébrait la nouvelle année.

Les fêtes du plein hiver s'étaient écoulées. Le conseil des Vertus avait organisé les festivités habituelles, mais Glorian avait constaté des quantités de nourriture moindres par rapport à l'habitude. Après le banquet en lui-même, ses dames et elle avaient sculpté un chevalier de neige, patiné sur le lac gelé et creusé à la recherche de noisettes et de prunelles dans le boqueteau de la reine.

Ces activités lui permettaient d'oublier un peu combien le Hróth lui manquait. Un jour, elle découvrirait tous les matins du givre scintillant. Elle boirait la sève des bouleaux à même leur tronc et plongerait quotidiennement dans une eau glaciale.

En attendant, elle entendait bien profiter jusqu'au bout de sa saison préférée. Même Adela avait cédé au bonheur de ces batailles, riant à s'en fêler les côtes, les cheveux détremvés et brunis par la neige fondue. Elle jeta une boule

à Helisent, puis percuta Glorian dans sa fuite. Toutes deux tombèrent dans un cri perçant.

« Majesté, s'inquiéta sire Bramel.

— Je vais bien », affirma Glorian avec sincérité.

Elle s'effondra en tas avec ses dames, trempée et souriante. Elle resta allongée dans la neige, laissant le froid s'insinuer en elle.

Elle n'avait plus rêvé, depuis quelques jours. Après ce que sa mère lui avait révélé, c'était tant un réconfort qu'un fardeau. La reine Sabran pensait que les rêves émanaient du Saint ; pourtant, ils semblaient la terrifier.

Qu'en déduire, quand le Saint cessait de leur parler ?

« Nous devrions rentrer, suggéra Julain. Avant de mourir gelées. » Elle s'assit. « Oh, regardez. »

Glorian se tourna dans la direction indiquée et avisa un étalon noir qui galopait vers le château. « Il court comme si le Sans-Nom était à ses trousses, fit remarquer Helisent. Qu'est-ce qui peut donc tant presser ? »

La herse fut levée pour engloûtir le cavalier.

Elles restèrent dehors jusqu'à midi. Quand elles rentrèrent enfin, elles se blottirent autour du feu dans la Chambre abstruse. Une domestique leur apporta du fromage, des figues et du vin de canneberge épicé, et elles passèrent l'après-midi à jouer aux dames ou aux jonchets, le temps de se réchauffer.

« Je me demande ce que portera la princesse Idrega, dit Julain. Du rouge, comme la poire des Vetalda ?

— Du jaune, affirma Adela. C'est la couleur que les Yscalins associent à la communion. Mama en a mis à son mariage.

— Ça mettra un peu de couleur à Vattengard, intervint Helisent en extirpant un bâtonnet de la pile. Ça a l'air d'être un endroit terriblement sinistre. D'un autre côté, lord Magnaust a l'air lui-même d'être terriblement sinistre. »

On frappa alors à la porte. Quand les gardes l'ouvrirent, Florell apparut sur le seuil.

Glorian avait toujours vu la Première Dame de la Grande Chambre parfaitement apprêtée, jusqu'à la moindre mèche ou agrafe. Ce n'était pas le cas ce jour-là. Ses boucles jaillassaient de guingois de sous leur filet, et ses yeux étaient injectés de sang.

« Votre Altesse, dit-elle. Mesdames, veuillez nous excuser. Je dois m'entretenir seule à seule avec la princesse. »

Elles s'éclipsèrent, et les gardes refermèrent derrière elles. « Vous sentez-vous bien, aujourd'hui, Florell ? lui demanda Glorian.

— J'ai tenu à vous l'annoncer moi-même. Avant que le conseil des Vertus ne vous convoque. Je crois que c'est ce qu'aurait voulu dame votre mère.

— Le conseil des Vertus ? »

Florell tomba à genoux devant Glorian et lui saisit les mains. La princesse cilla de stupeur.

« Glorian, commença Florell, j'ai... de terribles nouvelles, trésor. Je ne trouve d'autre moyen de vous l'annoncer. » Un long silence. « Le navire de vos parents n'a jamais atteint le Hróth.

— Quoi, ils ont dérivé ? » s'étonna Glorian. Des vents cruels soufflaient sur la mer Cendrée en hiver, mais son père ne recrutait que les meilleurs capitaines, de vieux loups de mer aguerris sachant dompter les tempêtes. « Heryon Vattenvarg en sera terriblement insulté. »

Florell baissa la tête. Quand elle la redressa, Glorian lui découvrit les yeux pleins de larmes.

« Un nouveau messenger est arrivé en provenance de Port-Reinal plus tôt dans la journée, annonça Florell. Depuis plusieurs jours, des pêcheurs repèrent des fragments d'épaves dans la mer Cendrée. Parmi eux, ils ont découvert de nombreux débris blancs, ainsi qu'une figure de proue. Ceux-ci ne peuvent provenir d'un autre vaisseau que le *Conviction*.

— Mais... il n'y a pas eu de tempête. Il n'y a pas eu le moindre grain depuis que le *Conviction* a levé l'ancre.

— Les morceaux retrouvés étaient noircis. Par le feu. »

Glorian laissa alors échapper un éclat de rire. « C'est absurde. Ils auraient fui le navire... »

— Glorian, reprit Florell avec effort, nous sommes dans le creux de l'hiver. Même en plein été la mer Cendrée est très froide. » Une larme ruissela sur sa joue. « La reine Sabran et le roi Bardholt... »

— Non. » Glorian se leva. « Non. L'entourage royal comptait sept navires. Allez-vous me dire qu'il n'y avait pas un seul canot à bord du *Conviction*, Florell ? Vous ne pensez pas qu'un autre des capitaines les aurait hissés à son bord ? »

— Aucun vaisseau n'a atteint sa destination.

— Ce n'est pas *possible*. Vous voulez me faire croire qu'un même incendie a ravagé sept bateaux ? »

— Nous ignorons encore ce qui a pu se produire. » Florell peinait à articuler, désormais. « Il pourrait s'agir d'une attaque, Glorian. Les Mentés... »

— Nous devons envoyer navires et plongeurs passer la Cendrée au peigne fin. Payez-les, offrez-leur ce qu'ils désirent, pourvu qu'ils retrouvent mes parents. » Son cœur tentait de transpercer sa cage thoracique. « Mon père est le Marteau du Nord. Ma mère est Sabran l'Ambitieuse. Ils ont mis un terme à la Guerre des Douze Blasons, au Siècle du Mécontentement. Le Saint ne les aurait jamais laissé périr en mer ! »

Florell secouait la tête sans discontinuer. « Même le Saint n'aurait pu... »

— Ils ne sont pas morts. Vous verrez. Mon père est *vivant*. Il n'aurait pas laissé ma mère mourir. Il me l'a promis. Il m'a promis que nous irions vivre au Hróth tous ensemble. » Des larmes lui inondaient les joues. « Papa... »

Quelque chose enflait en elle. Elle perdit toute sensation de maîtrise. Elle éprouva un besoin subit de taper, de lacérer, de courir et de hurler, d'ouvrir les portes en grand et de détailler jusqu'à ce que ses jambes l'abandonnent – n'importe quoi, pourvu qu'elle quitte cette pièce et puisse oublier ces déferlantes. Elle aurait tout donné pour cela.

Elle n'eut pas le temps de bouger que Florell la serra contre elle ; le son qui s'échappa de sa gorge fut si terrible qu'elle eut du mal à croire qu'il émanait d'elle. Il avait jailli du tréfonds de son corps, du siège de son être.

« Ce n'est pas vrai, hoqueta-t-elle. Florell, dites-moi que ce n'est pas vrai. »

Florell ne pouvait que lui soutenir la nuque. Glorian s'accrochait à elle, comme à une ancre bleue au milieu des flots courroucés.

\*\*\*\*

Elle était allongée dans son lit, sans se soucier de savoir comment elle y avait abouti. Florell la surveillait près du feu. De temps à autre, Glorian la surprenait à pleurer dans ses mains, se donnant un mal fou pour ne pas produire le moindre son.

Les portes étaient closes pour l'isoler du reste du monde. Cela n'empêcha pas Glorian d'entendre Adela pousser un hurlement de douleur. Sa mère aussi s'était trouvée à bord du *Conviction*. Ainsi que des centaines d'autres courtisans, dont l'un des frères de Julain. Toutes les familles nobles avaient dépêché au moins l'un de leurs membres pour assister à la noce.

Et Wulf. Son vieil ami devait compter parmi les victimes, fidèle à son père jusqu'au dernier instant.

Dehors, dans la pénombre crépusculaire, la neige s'épaississait. Florell s'éveilla assez pour réclamer du vin, cependant que Glorian s'efforçait de réfléchir. Comment sept vaisseaux avaient-ils pu s'embraser sur l'eau, et se retrouver réduits en lambeaux comme après une tempête ?

Quel genre de feu pouvait bondir d'un pont à l'autre, à plusieurs lieues de distance ?

Quand l'idée naquit dans l'esprit de Glorian, elle lança : « Florell, puis-je en avoir un peu ? »

Une fois son gobelet rempli, elle but de longues lampées goulues qui lui brûlèrent la poitrine, puis se laissa retomber

sur les traversins. Elle se rappela le ver, lové autour de cette chose morte à l'intérieur de la noix de galle.

*Un wyrm.* Elle entendit sa propre voix tout en sombrant dans un sommeil agité. *Seul un wyrm peut cracher un feu pareil.*

\*\*\*

L'annonce du naufrage des sept vaisseaux fracturerait l'Ouest et le Nord. Les Ducs Spirituels allaient devoir tenir la nouvelle secrète aussi longtemps que possible. Ils laissèrent Glorian garder le lit pendant deux jours. La princesse pleura tant que ses paupières se gonflèrent et que sa gorge s'écorcha.

Florell finit par tirer les rideaux autour de son lit. Glorian resta immobile tandis qu'une main froide lui caressait les cheveux.

« Les Ducs Spirituels sollicitent votre présence. »

Glorian garda les yeux rivés sur son baldaquin. « C'est lui, Florell. C'est le Sans-Nom.

— Vous ne devez pas dire ou penser des choses pareilles.

— Par quel autre moyen expliquez-vous tous ces navires brûlés en mer ? » Sans laisser à Florell le temps de répondre, elle se leva ; ses membres étaient si lourds qu'elle les soupçonna de s'être transformés en plomb. « Je vais leur parler. »

Il fallut un long moment pour l'habiller. La vérité devant demeurer cachée, elle ne porterait pas le gris du deuil. Elle opta plutôt pour une robe d'un bleu profond, aux garnitures en fourrure d'ours, parfaitement adaptée à l'hiver. Florell l'aïda à l'attacher et lui laça les cheveux en une tresse de la Vertu.

Les rumeurs devaient déjà se propager dans toute l'Inys. Bientôt, le peuple relierait les éléments entre eux.

Les Ducs Spirituels patientaient dans la Chambre fendue. Celle-ci accueillait une vaste tapisserie ayant autrefois montré le Saint auprès de la Damoselle ; la tenture avait été déchirée pour en ôter la reine Cléolind. Le Saint avait

détruit toutes les représentations de son épouse après la mort de celle-ci, tant sa peine était grande – chaque statue et peinture, même les rapports écrits.

Lorsque Glorian entra, les Ducs Spirituels se levèrent comme un seul homme. Il s'agissait des membres les plus puissants du conseil des Vertus élargi. Tous descendaient de la Sainte Escorte, composée des six amis et serviteurs les plus éprouvés du Saint ; chacun était le gardien d'une vertu.

Lord Robart Eller, le Duc de la Générosité, se tenait en bout de table. Elle considéra les autres, dans le sens de rotation du soleil : lord Damud Eaucalme, lady Brangain Crest, lady Gladwin Pynson, lade Edith Combe et lord Randroth d'Osier. Les deux derniers étaient là pour remplacer des parents proches – respectivement une tante et un neveu – présents à bord des navires.

« Lady Glorian. » Lord Robart était un parangon de sang-froid dans son pourpoint vert. « Merci de nous avoir rejoints. »

Glorian s'installa à l'autre bout de la table. Un instant plus tard, tous les autres s'assirent.

« Comme vous en avez été informée, il semble que la flotte royale, y compris le *Conviction*, ait connu une fin tragique en se rendant à Vattengard. Même si nul ne saurait expliquer avec précision ce qui a pu se produire.

— Je vous ordonne de le découvrir, déclara Glorian d'une voix rauque. Lady Gladwin, vous êtes la gardienne des Douze Ports et de la Mer. Vous devez envoyer une équipe de recherche. »

Elle ne s'était encore jamais exprimée d'elle-même face au conseil tout entier. Lo plus jeune de l'assemblée, lade Edith, avait dix ans de plus qu'elle ; les autres étaient considérablement plus vieux. Si elle voulait être prise au sérieux, elle allait devoir faire preuve de sang-froid.

Lady Gladwin était une femme minuscule et coquette de soixante-dix ans environ, aux traits anguleux. Des années passées au large avaient tanné son visage brun. « Altesse, dit-elle, de ce que je sais des navires – c'est-à-dire beaucoup

de choses –, il n'y a aucune chance que le *Conviction* en ait réchappé. J'ai fait allumer des fanaux pour guider les rescapés, mais vu la température glaciale de cette mer, je doute qu'on en retrouve un jour.

— Mon père est un Nordien. Il a une grande résistance au froid, chuchota Glorian. De toute façon, nous devons récupérer autant de corps que possible. » Sa voix tremblait un peu. « Pour veiller à ce que les défunts gagnent le Halgalant sans encombre.

— Oui, Altesse.

— À présent, nous devons réfléchir à ce que nous allons faire ensuite, intervint lady Brangain d'une voix morne. Selon les lois de l'État, si la reine d'Inys est absente sans raison apparente, elle doit être supposée morte ou en incapacité de régner. Après un délai de grâce de douze jours, l'héritière doit monter sur le trône. Puisque les premières preuves indiquant la disparition de la reine Sabran remontent à trois jours, il en reste neuf. »

Neuf jours. Autant dire rien.

« À l'âge de seize ans, vous êtes encore trop jeune pour régner. Ce qui ouvre la porte à d'autres prétendants.

— Je suis l'héritière de l'Inys, dit Glorian. Il n'y en a toujours eu qu'une. »

Lady Brangain paraissait trop lasse pour répondre. Son seul héritier – un fils – avait disparu dans les vagues.

« Malheureusement, cela n'a pas toujours suffi à empêcher les prétendants, intervint lord Damud. N'oublions pas la saga de Jillian la Merrow. » Lady Gladwin pouffa dans sa timbale. « Nous pourrions aussi avoir affaire à des prétendants n'ayant aucun sang Berethnet. Lorsque le reyaume connaîtra la vérité... »

Il s'interrompit. Il y eut un silence menaçant avant que Glorian reprenne la parole. « Vous pensez que c'est l'œuvre du Sans-Nom. Que le peuple va remettre en question la divinité de la maison Berethnet. »

Lord Damud hésita un instant de trop avant de répondre : « Bien sûr que non, Altesse. Mais d'autres pourraient le faire.

— Mieux vaudrait peut-être passer sous silence cette histoire de feu, suggéra lady Brangain. Nous avons donné l'ordre à tous les officiels des villages costaux de détruire les preuves qu'ils pourraient récolter. »

Glorian toucha l'anneau que son père lui avait offert. « Si je ne suis pas en âge de régner, qui le fera à ma place ? »

— Lord Robart est le chef honorifique du conseil des Vertus », intervint lade Edith. Ses cheveux châtain effleuraient le col blanc de sa tunique. « Vous serez couronnée, mais en attendant vos dix-huit ans, il officiera en tant que Lord-Protecteur de l'Inys. »

Glorian et Robart se jaugèrent du regard.

Il avait la mine sévère – à l'ossature forte, loin d'être hâve. Ses cheveux lissés en arrière, légèrement sur la gauche, étaient de la même couleur étain que sa barbe. Cette teinte évoquait tacitement l'auburn qui avait jadis dû lui embraser la tête.

Elle se dit qu'il avait dû grisonner avant l'âge : il était à peine plus âgé que son père. Sa peau évoquait le suif, ce qui lui conférait un air quelque peu maladif, mais il était robuste et en pleine santé, et ses yeux bleus aussi pétillaient autant que de l'eau vive.

« Messire, déclara Glorian, je serais honorée de vous avoir comme régent – mais j'estime que ma grand-mère, de sang Berethnet, devrait se voir offrir le statut de Lady-Protectrice.

— Je ne crois pas que cette idée plairait à la reine Sabran, Altesse, répondit doucement lord Robart. Et vous ? »

Glorian demeura silencieuse.

« Lady Marian sera escortée dans un château plus robuste dans les jours à venir, annonça lord Robart en serrant les doigts. J'ai décidé de déménager la cour à la capitale avant d'annoncer la nouvelle du trépas de vos parents. Ascalun sera plus facile à défendre en cas de troubles. Nous voyagerons par bateau – ce ne sera pas sans risque, évidemment, mais cela reste plus sûr que de vous faire traverser la campagne. »

Glorian serra les poings dissimulés dans ses jupons. Elle voguerait sur la mer qui lui avait enlevé ses parents. « Êtes-vous du même avis, lady Gladwin ?

— Altesse, cela me déplaît profondément, mais à tout prendre, oui. Voyager par la mer me paraît légèrement moins dangereux.

— Je vous charge tous d'en informer la cour, conclut lord Robart. Nous partirons demain pour Werstuth. »



44

Est

La neige tombait sans bruit sur le palais d'Antuma. Loin au-dessus des toits, le ciel ondulait de dragons.

Dumai en observait deux depuis le beffroi. Trois siècles après leur endormissement, deux dieux tournaient autour de la capitale – l'un du vert glissant du varech, l'autre gris comme du verglas. Le lichen et la mousse recouvraient encore leurs écailles, après leur longue immobilité dans l'humidité.

À cette distance, il aurait aussi bien pu s'agir de cerfs-volants. Elle les entendait, comme le rugissement de vagues lointaines.

*Chaos, ils sont le chaos, destruction...*

*... nous ont appelés, en appellent à nous...*

Dumai empoigna la balustrade. Alors que les dragons tournoyaient vers elle, les yeux brumeux, ses tempes se mirent à palpiter.

*Pour le sel, l'étoile, née avec l'étoile...*

Elle serra fermement les paupières. C'était comme si son crâne était une autre cloche, comme si les dieux discutaient à l'intérieur, leurs voix tonitruantes se chevauchant mutuellement. Elle enfonça ses ongles dans le bois putride. Peu à peu, les voix s'estompèrent, cependant que les dragons focalisaient leur attention sur autre chose, l'abandonnant avec un frisson.

Cela faisait des semaines qu'elle avait fait sonner la Cloche-reine, sans avoir pris le temps de se tourner vers la Grande Impératrice pour solliciter son conseil ou son autorisation. À présent, le ciel était rempli de dragons – et seulement de dragons. Pas de créatures ailées. Rien n'avait attaqué la Seiiki.

Alors que l'azur s'assombrissait, Kanifa vint la rejoindre. Malgré son pardessus, son visage brun était rougi par le froid.

« Ils n'ont pas l'air en colère, déclara-t-il en décryptant leur expression. Si la grande Furtia peut percevoir le feu, eux aussi.

— Osipa, une femme de soixante-dix ans, est presque toujours furieuse lorsqu'on la réveille sans une bonne raison. » Dumai croisa les bras. « Qu'en déduire de créatures divines vivant depuis des temps indicibles ?

— La pluie ne peut pas être en colère. Elles non plus. » Une violente bourrasque lui ébouriffa les cheveux. « Sa Majesté m'a chargé de te retrouver. Tu vas m'accompagner ? » Dumai adressa un dernier coup d'œil aux dragons avant de le suivre à l'intérieur.

Peu après que les cloches avaient réveillé tous les dragons de Seiiki, trois des plus anciens représentants de leur espèce s'étaient approchés du palais. Dumai avait reconnu le plus grand comme étant Tukupa l'Argentée, sœur de Kwiriki, dont la crinière était pareille à une coulée de lune. L'empereur Jorodu les avait rencontrés seul sur les Collines de Nirai, où Tukupa avait été vue pour la dernière fois. La reine Nirai elle-même avait jadis été sa dragonnière.

L'empereur Jorodu avait retrouvé les vestiges de son journal parmi ses archives personnelles. Certains documents étaient noircis et jaunis, rabotés aux angles, comme extirpés du feu. Dumai les avait emportés pour les lire.

*Comme j'aimerais comprendre ce lien avec les dieux – un fil entre le mortel et le divin, entre les cieux et la terre, avait écrit la reine Nirai. Je me réveille en tenant une étoile agitée ;*

*je rêve de pluie, et les voix me traversent comme de l'eau. Voilà effectivement un monde rempli d'étranges merveilles.*

Dumai rejoignit son père, plus couvert que la plupart des courtisans, dans le pavillon d'Eau. Des flocons entraient depuis le porche, et deux tasses de vin clair fumaient devant lui.

Deux tasses. Il avait de la compagnie – une invitée au corps menu, portant un voile gris. Dumai se figea.

« Mère ? »

Unora se retourna. « Mon cerf-volant. »

Dumai entendit son sourire. Elles s'étaient vues au temple, la nuit où elle avait sonné la cloche, mais plus depuis.

« De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle en souriant aussi. Pourquoi es-tu venue ? »

— Ton père m'a fait mander, afin de diriger les rites officiels pour accueillir les dieux, expliqua Unora en lui faisant signe d'approcher. Maintenant qu'ils sont réveillés, nous autres chante-dieux devons les servir en tous lieux. »

Dumai s'agenouilla près d'elle, et Unora lui saisit la main. Elle portait sur elle l'odeur du temple, un mélange de bois de grève et de gingembre.

« Nous avons bien des choses à discuter, déclara l'empereur Jorodu. Dumai, j'ai rencontré Tukupa l'Argentée. Elle m'a parlé du feu ravivé. » Des ombres ternissaient la peau sous ses yeux. « Ce que tu as vu en Sépul en est sans doute une conséquence. Nous devons désormais découvrir l'ampleur du danger à venir.

— Le feu provient de sous la terre et a été causé par une sorte de... déséquilibre. C'est tout ce que m'a expliqué Furtia, affirma Dumai. Père, avez-vous eu des nouvelles de la reine Arkoro ?

— Non. »

Le silence qui s'ensuivit se prolongea quelques instants. Dumai pria silencieusement pour que le roi Padar eût bien rejoint Mozom Alph.

« J'ai fouillé le dépôt du temple dans l'espoir de trouver une explication pour ce que tu as vu dans la Vallée brisée,

dit Unora. Je n'ai rien appris au sujet de créatures naissant d'une pierre, mais j'ai mis au jour une étrange archive intitulée *Contes pour les nuits d'hiver*. Le chante-dieux qui les a écrits demandait aux grimpeurs de lui faire part de l'histoire la plus intéressante qu'ils connaissaient, afin de pouvoir la consigner pour la postérité.

» L'un d'eux lui a raconté une célèbre légende née de l'autre côté de l'Abyse. Il y a des siècles, une créature ailée a émergé d'une montagne de feu à l'Ouest. Durant sa courte vie, elle a provoqué la ruine et la maladie sur un territoire nommé le Lasia, dont le peuple l'a baptisée le Sans-Nom. La créature a fini par être vaincue, même si nul ne sait où elle est partie. » Unora posa un rouleau gravé sur la table. « Le chante-dieux a essayé d'en reproduire l'apparence. »

Dumai ouvrit l'étui et déroula la feuille à l'intérieur. Une bête avait été peinte, près d'une rangée de caractères.

« Voilà ce que redoutent les Ouestriens. Un wyrm – un serpent de la terre. » Unora la contempla. « Est-ce ce que tu as vu ? »

Des flammes jaillissaient entre ses dents pointues. Ses ailes évoquaient celles d'une chauve-souris, mais le reste de son corps ressemblait plus à un serpent ou un lézard, y compris sa langue fourchue.

« Il n'était pas rouge, déclara Dumai. Ses écailles étaient mordorées, comme de l'ambre brut – mais oui, ils pourraient être frères. » Elle replia le parchemin. « S'il s'agit d'une légende née de l'autre côté de l'Abyse, ne devrions-nous pas envoyer un émissaire là-bas, pour essayer de comprendre comment ce Sans-Nom a été mis en déroute ? »

— Je n'ose courir ce risque, répondit son père. À en croire ce qu'Epabo a entendu au cours de ses voyages, le roi nordien est un conquérant tuant tous ceux qui n'adoptent pas sa foi. Nous ne devrions pas frayer avec lui.

— Sans compter que des preuves attestent que les dragons refusent de traverser l'Abyse, renchérit Unora, et qu'aucun navire ayant franchi l'océan n'est jamais revenu.

Les vagues sont trop hautes et violentes. Cette excursion serait vouée à l'échec, Dumai.

— Nous ne manquons pas de connaissances dans l'Est, rappela l'empereur Jorodu. Tâchons de les exploiter. Dumai, tu disais que le roi Padar t'avait parlé d'une alchimiste – Kiprun de Brakwa. Je la connais. Elle est au service de la Munificente Impératrice.

— Quel est le rôle des alchimistes, exactement ?

— Nombre d'entre eux cherchent l'immortalité, répondit-il d'un air pensif, notamment en affinant des métaux pour en faire des potions. Ils connaissent les secrets de la terre mieux encore que les mineurs. L'alchimie est depuis longtemps interdite ici, mais nombre de Lacustrins étudient encore l'art doré. Je crois que tu devrais suivre les conseils du roi Padar et t'envoler pour l'empire des Douze-Lacs, afin d'y rencontrer maîtresse Kiprun. Vois si elle sait quoi que ce soit de ces pierres et de leur signification.

— Vous m'avez fait venir ici pour renforcer votre règne, signala posément Dumai. Comment pourrais-je partir de nouveau ?

— Parce que je me fie à toi pour protéger cette île. Parce que tu possèdes un lien avec Furtia qui ne peut être nié. » Il soutint son regard. « Et parce que tu as fait sonner la Cloche-reine. »

Dumai considéra tour à tour chacun de ses parents.

« J'ai le droit d'appeler les dieux, dit-elle. C'est vous qui me l'avez affirmé, père.

— Ton sang te préserve de tout châtement, pas des mauvaises opinions. » Il soupira. « Notre peuple n'a pas vu la même chose que toi en Sépul. Il a l'impression que tu as réveillé les dieux sans raison.

— Mais vous l'avez expliqué aux conseillers d'État.

— Ils m'ont recommandé de n'en rien révéler à la cour, pour éviter de semer la panique. Malheureusement, cela a permis aux rumeurs de se multiplier. Epabo en a entendu certaines, prétendant que tu rêves et souffres d'hallucinations

en plein jour, ou que tu convoites un pouvoir immense, ce qui explique que tu aies sonné la Cloche-reine.

— Vous pensez que le seigneur fluvial est à l'origine de ces rumeurs ?

— Oui.

— Mais sa fille connaît la vérité. Elle était avec moi dans la Vallée brisée.

— Tu as emmené cette Kuposa là-bas ? » Unora la dévisagea. « Dumai, pourquoi ?

— Elle ne m'a guère laissé le choix. Je voulais en apprendre plus sur ses ambitions.

— À présent, tu vas apprendre, affirma l'empereur Jorodu d'un air sévère. Elle n'a rien fait pour endiguer ces rumeurs.

— Mais elle a vu la créature et ces rochers. Elle devrait soutenir mes actes de toutes ses forces.

— Dame Nikeya connaît cette cour aussi bien qu'une araignée sa toile. Elle a peut-être conscience du danger, tout en sachant pertinemment que cette histoire de monstre ailé paraît incroyable. Elle a tout intérêt à conserver le silence et à laisser ces racontars se propager. Les soupçons rongeront ta position à la cour et paveront la voie à la mise en place d'une régence.

— Mais si le wyrm vient jusqu'ici, comment le seigneur fluvial justifiera-t-il son silence ?

— Il niera peut-être qu'elle ait vu quoi que ce soit. Ou il prétendra qu'elle l'a dupé. Tout dépend de l'affection qu'il lui porte réellement. » L'empereur Jorodu pinça les lèvres. « Voilà pourquoi j'estime qu'il serait bon que tu repartes. En ton absence, les rumeurs n'auront plus la moindre prise. Et te voir voler de nouveau prouvera que tu demeures dans les bonnes grâces des dieux.

— Je ne veux pas te voir partir, mon cerf-volant, mais nous manquons de temps, abonda Unora. Tôt ou tard, ces créatures trouveront la Seiiki.

— Furtia a déjà donné son accord pour t'emmener. Je ferai mon possible pour préparer notre peuple.

— Père, nous devons convaincre les dieux de raviver les ruisseaux et les lacs dans les provinces arides, déclara Dumai, ou personne ne sera assez fort pour contrecarrer cette menace. Le brouillard qui a obscurci le soleil doit avoir déjà fait beaucoup souffrir les récoltes. »

Unora considéra l'empereur.

« Je vais essayer, Dumai, promit-il. Les dragons seront peut-être trop las pour faire tomber assez de pluie – souviens-toi qu'ils se sont endormis parce qu'ils étaient affaiblis –, mais je retournerai m'entretenir avec Tukupa l'Argentée. D'une manière ou d'une autre, nous survivrons à l'épreuve qui nous attend. L'eau finit toujours par éteindre le feu.

— Majesté. » Une servante venait de faire son apparition dans l'embrasure de la porte.

« C'est le seigneur fluvial qui m'envoie, expliqua-t-elle. Il souhaite offrir un présent à dame Unora pour lui faire bon accueil. »

Unora se crispa. Quand les gardes se furent effacés, deux autres domestiques entrèrent pour déposer un socle sur la table. Celui-ci accueillait un chagriné, maintenu droit par la flèche qui lui transperçait la gorge.

« L'impératrice Sipwo est allée chasser avec son oncle plus tôt dans la journée, et a aperçu l'un de ces ignobles oiseaux, pépiançant son chant de mort, expliqua la servante. Elle l'a tué, pour épargner toutes les mères souhaitant protéger leurs enfants bien-aimés. Hélas, elle ne peut abattre tous les chagrinés de la forêt. »

La pointe de flèche était en argent. Dumai observa ces yeux pareils à deux gouttes d'encre, lisses, immobiles et morts.

« Veuillez remercier mon épouse pour ce cadeau, dit l'empereur d'une voix douce. La demoiselle officiante et moi lui sommes très reconnaissants. »

Dès que les domestiques et les gardes se furent retirés, Unora caressa l'oiseau mort, laissant courir ses doigts sur les cicatrices qui marquaient sa gorge.

« Je comprends qu'il s'agit d'une menace, dit-elle, mais je n'en perçois pas le sens.

— Les chagrinés nourrissent leurs petits de leur sang, déclara Dumai, légèrement nauséuse. Le seigneur fluvial te somme sans doute de quitter la cour, mère. De ne pas verser trop de sang pour moi.

— Peut-être, admit l'empereur Jorodu. Ou peut-être s'agit-il d'un message plus direct. » Il examina l'oiseau d'un air étrange. « Selon certaines croyances, le chant d'un chagriné peut provoquer une fausse couche ou un enfant mort-né. Même s'ils ne l'avouent jamais, nous savons que les Kuposa ont déjà essayé de tuer Dumai avant même sa naissance. Fotaja souhaite te faire savoir qu'il a encore le pouvoir d'accomplir cette tâche, si tu ne dissuades pas notre fille de s'engager dans cette voie. »

Unora retira sa main de l'oiseau.

« Pars, mon cerf-volant, dit-elle d'une drôle de voix. Échappe-toi de ces filets. Envole-toi, trouve cette alchimiste. »

\*\*\*\*

Dumai avança le long des sentiers couverts, sa rage bouillonnant tel un ruisseau printanier. Elle traversa plusieurs jardins d'agrément et une épaisse pinède avant de se retrouver devant la maison du Beffroi, un palais à part entière, où séjournèrent la plupart des courtisans du clan Kuposa.

« Je viens voir dame Nikeya, lança-t-elle aux gardes d'un ton cinglant, alors que son escorte la rattrapait. Sur-le-champ.

— Dame Nikeya s'est retirée, princesse...

— Je m'en moque. »

Dumai les bouscula pour entrer. Les gardes parvinrent à la dépasser pour lui indiquer la bonne porte, qu'elle ouvrit sans cérémonie. Nikeya était allongée sur sa literie dans une robe cramoisie, une tablette disposée près d'elle.

« Votre Altesse, dit-elle, imperturbable. Quel plaisir de vous recevoir dans ma chambre à coucher. En quoi puis-je vous être utile ?

— Votre père et votre cousine viennent d'envoyer à ma mère un chagriné mort.

— Cela fait trop de parents cités dans une même phrase. J'ai mal à la tête. » Nikeya déposa son pinceau sur son support argenté. « J'ai des cousines dans toute la Seiiki. À laquelle faites-vous référence ?

— L'impératrice Sipwo, cracha Dumai. S'agit-il d'une nouvelle menace, Dame aux multiples visages ?

— Non, princesse. Ce n'est qu'un jeu.

— Je ne suis pas ici pour jouer.

— Vous n'avez pas tellement le choix, répliqua Nikeya, car je suis toujours en train de jouer. Je ne sais pas faire autrement. » Elle se leva dans un mouvement fluide. « Comme je vous l'ai dit en Sépul, je n'ai pas d'ordres à donner à mon père.

— Vous semblez satisfaite de le laisser me calomnier pour avoir sonné la Cloche-reine.

— Il n'a rien fait de tel.

— Je vous semble peut-être naïve, mais je ne suis pas idiote.

— Bien sûr que si, sans quoi vous n'auriez pas déboulé dans ma chambre tel un cheval terrifié. » Elle lui passa devant pour aller fermer la porte. « J'ai dit à mon père ce que nous avons vu. Libre à lui de réagir comme il l'entend.

— La rumeur de ma folie se répand dans toute la cour. Je ne vous ai pas entendue défendre ma raison.

— Vous n'avez sans doute pas besoin d'être défendue par une vulgaire poétesse, princesse. Vous avez l'amour des dieux. » Nikeya haussa les sourcils. « À ce propos, leur avez-vous demandé de donner de l'eau au peuple ?

— Ils le feront. »

Nikeya la contempla avec une gravité inhabituelle. Dans cette lumière, ses yeux paraissaient plus froids, plus sombres.

« Je l'espère », affirma-t-elle.

Elle était assez proche pour que Dumai puisse sentir le parfum de ses cheveux et aviser ses lobes percés – une

chose peu courante en Seiiki. Une minuscule feuille de saule dorée pendait de chaque côté.

« Les avez-vous trouvées à Mozom Alph ? » s'enquit Dumai, qui regretta aussitôt d'avoir posé la question.

Nikeya joua avec l'un des bijoux. « Non, répondit-elle, le regard de nouveau pétillant. C'est un cadeau d'un ami.

— Un ami de la famille ?

— Je suis flattée que vous jugiez ma vie privée digne d'intérêt.

— Il est dans *mon* intérêt de savoir à quelles oreilles vous murmurez, et de quelles bouches vous écoutez les murmures.

— Ah, il y a tant de gens. Tant de bons amis. Mais je ne fais part de mes confidences qu'à un ou deux d'entre eux. »

Nikeya se détourna. Dumai la regarda choisir un peigne dans un coffret avant d'aller s'asseoir près de la fenêtre.

Un vieux conte narrait l'histoire d'une femme d'Ampiki. Indigente et affamée, elle essayait de pêcher lorsqu'une tempête avait détruit son esquif. La plupart des humains auraient reposé paisiblement dans ce tombeau, mais pas elle. Elle n'était pas prête. Elle était donc sortie des flots en tant que spectre aquatique, la peau éternellement froide.

Par les nuits les plus calmes, on la trouvait parfois en train de barboter dans les hauts-fonds, en quête de l'hameçon qu'elle avait laissé tomber au moment de sa noyade. Un badaud était parfois tenté de l'aider. Après tout, elle était seule et dans le besoin. Mais s'il attirait son attention – s'il plongeait les yeux dans les siens, plus profonds que l'Abysse –, son sort était scellé.

Car elle réclamerait alors son hameçon. Elle le réclamerait à quatre reprises, son murmure pareil au flux des vagues sur le rivage. Si le voyageur ne parvenait à le lui retrouver, il se réveillerait au milieu de la nuit, les cheveux détremvés du spectre noués autour de la gorge, et se noierait dans l'eau qui se déversait de son baiser.

« Je vais me rendre à la Cité des Mille Fleurs pour y chercher l'alchimiste lacustrine, expliqua Dumai de son ton le plus cassant. Allez-vous m'accompagner, dame Nikeya ?

— Je suis touchée que vous m'invitez, princesse.

— J'imagine que je n'ai guère le choix. Je vous prive simplement du plaisir de m'y contraindre. »

Nikeya secoua la tête en affichant son sourire de guingois. Tout était si calme dans la pièce que Dumai entendait le moindre passage du peigne, le long et lent raclement de la racine à la pointe des cheveux.

« Ce que nous avons vu en Sépul est plus important que les cloches argentées ou les poissons dorés, répondit Nikeya. Cela nous menace tous. Nous devons nous unir face à ces choses, et à présent les dieux sont de retour parmi nous. Mon père ne demande rien de mieux que de nous voir nous rapprocher. C'est également ce que je désire, pour d'autres raisons.

— Et quelles peuvent être ces raisons ?

— Je vous les révélerai peut-être dans l'empire des Douze-Lacs. » Elle remisa le peigne dans son coffret, puis lorgna Dumai en coin. « Peut-être pourrions-nous partir seules, cette fois ? »

*Si tu croises son regard, elle est déjà trop proche.*

« Kanifa nous accompagne, déclara Dumai. Vous allez devoir vous habituer à sa présence, dame Nikeya. »

*N'oublie jamais combien elle est dangereuse.*

Sans lui laisser le temps de répondre ni de se rapprocher, Dumai tourna les talons et partit, traversant la neige à grands pas.

Elle regagna le pavillon de la Pluie, où Juri lui apporta sa chemise de nuit et ôta les flocons prisonniers de ses cheveux. À chaque coup de brosse, son esprit divaguait vers Nikeya. Elle imagina le peigne dans une autre main, un souffle contre son oreille, des lèvres plus douces que des fleurs sur sa mâchoire.

Elle tenta tout d'abord de réprimer ces images. Elles étaient signes de solitude, d'un esprit faible. Elle ne pouvait penser à Nikeya de cette manière – jamais, pas de son vivant.

Plus tard, dans sa chambre à coucher, elle se ravisa. Elle laissa Nikeya emplir les ténèbres de la chambre, s'inviter dans un rêve qui lui parut aussi réel que la réalité. Nikeya sur son lit, douce et chaude.

Il n'y avait aucun mal à cela. Aucun mal à rêver. Cela lui éviterait peut-être de dire *Oui, je vais retrouver votre hameçon, oui.*



45

## Sud

Les pluies hivernales balayaient le Lasia. Loin du Prieuré, Tunuva et Ninuru cheminaient vers le sud-est en suivant la route forestière, qui serpentait entre les raides collines verdoyantes, les champs, les vergers et les fermes. En l'espace de deux siècles, nombre de Lasians avaient dérivé vers la côte ou la capitale, où les sécheresses estivales étaient plus facilement supportables ; toutefois, beaucoup étaient restés dans les terres alimentées par l'eau issue des Montagnes aux cheveux blancs, autrefois coiffées de fortes quantités de neige.

Pour garantir la sécurité de Ninuru, elles ne se déplaçaient que de nuit et se tenaient bien à l'écart des habitations. Lorsque la route s'emplissait de voyageurs, elles trouvaient un abri et Tunuva s'endormait, pour rêver d'Esbar.

Esbar tournant le dos à Siyu, la laissant pleurer et implorer. Esbar tendant une tasse empoisonnée à Anyso. Chaque fois, Tunuva se réveillait, froide comme la pierre, incapable d'oublier ces cauchemars.

Ceux-ci ne représentaient qu'une fraction de son trouble. Esbar et elle n'avaient encore jamais connu de désaccord si affirmé. Pour la première fois en trois décennies, elles avaient chacune choisi un chemin différent.

Le climat la dérangeait également. Tunuva n'avait encore jamais vu de neige si loin au sud ; pourtant, depuis plusieurs

jours, il en tombait régulièrement. Le ciel conservait une allure sombre et sinistre, le soleil apparaissant tel un œil aveugle au milieu de cette obscurité.

Elles rejoignirent bientôt la route du safran. Les épais fourrés et les vallées luxuriantes cédèrent le pas à des terres plus rouges. Tous les automnes, cette région virait au pourpre quand les carthames fleurissaient, diffusant dans l'air leurs effluves de miel et de foin. À présent, il n'y avait toutefois plus que des tiges vertes, dépouillées de leur précieuse cargaison.

Tunuva chevauchait sans relâche. Un matin, elles atteignirent la grand-route de Suttu, une vaste chaussée reliant Nzene à l'extrémité sud du Lasia. Elles se reposèrent dans un arbre, reprenant leur marche à l'apparition des premières étoiles.

Ninuru n'avait pas parcouru une lieue qu'elle s'arrêta pour flairer une piste. Elle dévala une pente, traversa une palmeraie et atteignit la rive craquelée d'un lac que Tunuva connaissait bien, désormais réduit à une flaque d'eau boueuse. Elles trouvèrent là une mue d'ichneumon, les vestiges d'un feu et deux langes souillés. Siyu n'avait pas dû oser perdre de temps à les laver pour changer Lukiri.

Tunuva réprima un accès d'inquiétude. Siyu ignorait comment s'occuper d'un bébé en dehors de l'allaitement, et Lukiri n'avait jamais bien pris le sein.

*Mère, je t'en prie, permets-moi de les retrouver.*

Ninuru retourna directement à la route. Tunuva en profita pour scruter le ciel, guettant l'apparition des créatures ailées.

La pierre taillée de la grand-route de Suttu facilita le reste du trajet. Le jour où la pluie cessa, Tunuva leva la tête, trempée et épuisée, pour découvrir l'éclat du soleil sur le Gédunyu. Bujato – l'extrémité de cette route – se déployait sur la rive droite. À quelque distance en aval, les eaux se séparaient une dernière fois et plongeaient en deux longues branches jusqu'à la mer.

Tunuva mit une main en visière. De l'autre côté du fleuve se dressaient les collines ocreuses qui flanquaient la vallée des Rares-Joyeux. Après quoi ne demeurait plus que la république du Carmentum, érigée sous les sels blancs de l'Éria qui s'étendaient à perte de vue. Au-delà, le monde connu devenait inconnu.

« Où sont-elles ? » demanda-t-elle à l'ichneumon.

Ninuru flaira le sol. « Elles sont passées, conclut-elle. Leur piste est encore fraîche. »

Pour une fois, elles allaient devoir courir le risque de pénétrer dans un village de jour. La vallée des Rares-Joyeux serait trop dangereuse à traverser la nuit, même pour une mage et son ichneumon.

Bujato était un petit bourg de pêcheurs très animé, bâti dans le plus pur style taano. Les maisons de brique crue, peintes en blanc, étaient couvertes d'un toit en roseaux. Ninuru s'attira d'innombrables regards fascinés. Quand une fille plus courageuse que les autres s'approcha pour la caresser, elle la laissa faire. Tunuva revit Siyu, alors âgée de cinq ans, faire connaissance avec l'ichneumon encore aveugle qui s'unirait à elle pour la première fois.

Ninuru s'éloigna d'un air digne pour aller laper dans les hauts-fonds, poursuivie par des enfants excités. Tout en la surveillant d'un œil, Tunuva se dirigea vers le marché fluvial. Elle doutait que quiconque fasse du mal à Ninuru – les ichneumons avaient jadis été sacrés, pour les Taanos –, mais elles ne pouvaient pas s'attarder.

La moisson avait peut-être été chiche, mais le poisson qui abondait dans le cours d'eau était vendu tout frais sorti de l'eau. Tunuva acheta autant de provisions qu'elle n'en pouvait transporter, ainsi que des linges propres. Elle reconnait le pincement qu'elle éprouvait dans le creux de son ventre. Elle trouva des lieux d'aisances dans lesquels s'emmailoter des cuisses à la taille, puis suivit la douce odeur de la rhubarbe jusqu'à un jardin sacré, calme et silencieux, où des fleurs rustiques poussaient en abondance.

Un vergerin était agenouillé sous un pêcher, sans doute importé des Ersyr, qui commerçaient avec l'Est. Si Siyu conservait une once de foi, elle aurait prié là avant de reprendre la route du Carmentum.

Non loin de l'enceinte du jardin, Tunuva retira ses bottes poussiéreuses et se lava la figure dans l'eau d'une fontaine. Tandis qu'elle traversait la pelouse, le vergerin se retourna. Il portait du tissu d'écorce rouge sur sa peau noire et ridée, ainsi qu'un bandeau en feuilles de cuivre.

« Riche et naturel soit le fruit de la vigne, déclara Tunuva en lasian.

— Fortes et intactes en soient les racines, lui répondit la voix du vieillard. En quoi puis-je vous aider, voyageuse ?

— J'essaie de retrouver une parente. Avez-vous vu ici une jeune femme avec un bébé ?

— J'en ai vu beaucoup, répondit le vergerin. C'est le seul endroit où franchir le fleuve sur des centaines de lieues. Toutefois, toutes ne sont pas accompagnées d'un ichneu-mon. » Il contempla avec admiration Ninuru, qui venait de hisser la tête sur le mur du jardin. « J'en ai vu un, sauvage, dans les monts Uluma, lorsque j'étais enfant. Elle est magnifique.

— C'est vrai. » Tunuva s'avança d'un pas. « Quand avez-vous vu cette femme ?

— Hier au soir. J'ai cru comprendre qu'elle était repartie avant l'aube. »

Siyu avait dû dérober de l'argent à Balag, qui veillait sur les coffres. Il serait d'humeur revêche pendant des semaines. « Vous a-t-elle paru en bonne santé ? s'inquiéta Tunuva, redoutant la réponse. Et l'enfant ?

— Elle semblait faible et fatiguée. Le bébé pleurait beaucoup. » Alors que Tunuva s'apprêtait à repartir, le vergerin la rappela. « Attendez, voyageuse. » Il cueillit une pêche et la lui tendit. « Que la force des divinités vous accompagne.

— Merci. »

Elle croqua une petite bouchée avant de retourner à Ninuru. La chair était sucrée, la peau aussi douce qu'un baiser.

Le Gédunyu était un ami capricieux. La plupart des gens empruntaient le chaland qui, chaque heure, effectuait la traversée, afin d'éviter les aiguillonners et les courants sournois. Tunuva ne pouvait se permettre d'attendre le bateau suivant. Elle s'accrocha à Ninuru, qui renifla l'eau avant de s'y engager. Même si les ichneumons étaient de puissants nageurs, cela n'empêcha pas Tunuva de lorgner le fleuve avec prudence. Il était plus froid et plus profond qu'habituellement en hiver.

« Tunuva ! »

Ninuru agita la tête avec un aboiement. Tunuva se retourna et vit Canthe de Nurtha émerger de la foule sur la berge, pieds nus et vêtue d'une robe en lin. Elle descendit les marches menant à la plage de sable.

« Par les fourberies de Malag... » Tunuva pivota sur sa selle pour lui faire face. « Canthe, comment êtes-vous arrivée ici ? »

— Denag et Hidat s'inquiétaient de vous savoir partie seule. J'ai proposé de vous rejoindre. » Canthe barbotait jusqu'à elle. « Elles m'ont autorisée à prendre un ichneumon non encore revendiqué. Je l'ai renvoyé au Prieuré.

— Avez-vous demandé la permission à Esbar ?

— La Prieure semblait préoccupée. » Canthe lui adressa un regard malicieux. « Comme je n'ai pas encore de rang, j'ai supposé que je pouvais aller et venir à ma guise.

— Les suppositions sont sources d'erreurs. Le Prieuré est un secret, rappela Tunuva, exaspérée. Les étrangers n'ont jamais eu le droit de quitter seuls la vallée. Vous venez peut-être de faire une croix sur la possibilité de nous rejoindre.

— Mais je ne suis plus seule. » Canthe arriva à hauteur de Ninuru, immergée presque jusqu'à la taille. « Tunuva, s'il vous plaît. À l'exception de la Prieure précédente, vous êtes la seule à m'avoir fait bon accueil. J'aimerais vous le

revaloir. » Elle empoigna la selle. « Je connais le Carmentum. Laissez-moi vous guider.

— Vous ne savez même pas ce que je suis venue faire.

— Je peux le deviner, répondit Canthe plus bas. Siyu s'est enfuie, n'est-ce pas ? » Tunuva détourna les yeux. « Le Carmentum avale ceux qui traversent ses frontières aveuglément. Vous ne pourrez pas emmener Ninuru. »

Dans sa volonté de rattraper Siyu, Tunuva n'avait pas réfléchi à la manière dont elle s'y prendrait pour retrouver une famille dans une ville qui en comptait plusieurs milliers, sans pouvoir compter sur le flair de son ichneumon. Vaincue, elle répondit : « Montez avec moi. »

Canthe grimpa aussitôt en selle et lui passa un bras autour de la taille, empoignant le troussequin de sa main libre. Tunuva sentit la courbure de sa hanche à travers le lin mouillé. Ninuru huma une nouvelle fois le fleuve. Puis elle plongea dans le courant et nagea, la truffe hors de l'eau. La foule l'acclama depuis la berge. Tunuva empoigna sa fourrure, les pieds crispés sur les sangles de corde, en espérant avoir pris la bonne décision.

\*\*\*

Elles accostèrent une plage de l'autre côté. Cependant que Ninuru s'ébrouait pour se sécher, Tunuva tordit le cou pour observer les falaises fauves qui jetaient leur ombre jusqu'au fleuve.

Ninuru s'enfonça aussitôt dans la gorge, suivant les empreintes indiquant le chemin le plus sûr pour les voyageurs. Après quelques foulées, Tunuva lui enjoignit d'une pression du genou de descendre une longue pente, jusqu'au pied des murailles abruptes. Elles allaient devoir dormir là où personne de Bujato ne risquait de les trouver, à un endroit si haut que même les meilleurs grimpeurs ne pourraient l'atteindre.

La lumière décroissait. Une fois profondément enfoncée dans le dédale de ravins et de gorges rouges, Ninuru

remonta au soleil, regagnant presque le sommet d'une falaise. Elle sauta avec aise d'une saillie à une autre, puis pénétra à pas feutrés dans une caverne. Tunuva descendit alors de selle et tendit une mante à Canthe.

« Merci, dit celle-ci en s'emmitouflant à l'intérieur. Il y avait bien longtemps que je n'avais plus vu la vallée des Rares-Joyeux.

— Je ne me suis jamais aventurée plus au sud. » Tunuva ouvrit une sacoche de selle et déballa une tranche de serpent grillé pour Ninuru, qui l'engloutit avant de se lécher les babines. « Je voulais apprendre à me repérer dans la vallée, mais comme je n'éprouvais pas le besoin de découvrir le Carmentum, j'ai fait demi-tour.

— Quand était-ce ?

— Oh, il y a longtemps. J'avais à peine trente ans.

— Le Carmentum n'était pas aussi splendide, à l'époque. Cette Décréteuse s'est donné beaucoup de mal pour animer sa république. »

Tunuva sortit ses gourdes. « Je n'ai prévu des provisions que pour une personne. Nous allons devoir nous rationner à partir de maintenant.

— Gardez vos réserves, Tuva. Je peux me débrouiller.

— Vivez-vous d'air pur et de bons vœux, Canthe ? »

Celle-ci pouffa. « Comme je vous l'ai dit, mon aubépine m'a garanti une longue vie. J'aime bien manger, pour le confort et la chaleur que cela me procure, mais je peux me contenter d'eau. »

En dénicher pouvait cependant s'avérer compliqué dans la vallée. Tunuva se fraya un passage entre deux parois rocheuses puis se hissa sur un surplomb, où elle trouva une flaque d'eau de pluie, dans laquelle elle put remplir les gourdes.

À présent que le soleil était de la couleur du bronze, le canyon s'était refroidi. Elle retourna dans la grotte, tendit une gourde pleine à Canthe, puis s'occupa de Ninuru, examinant ses dents et ses coussinets.

Alors qu'elle était en train d'étriller le sable caché dans sa fourrure, Ninuru s'endormit en ronronnant. « Pourquoi Siyu est-elle partie ? » s'enquit Canthe après avoir bu.

Tunuva se mit à brosser moins fort. Esbar lui avait demandé de ne pas en parler, mais seulement pour cacher la vérité à Siyu. À présent, il n'y avait plus aucun mal à tout révéler à Canthe.

Elle lui narra l'histoire dans ses moindres détails, omettant simplement de préciser que c'était Hidat qui avait assassiné Anyso, ce que Siyu ignorait encore. Canthe l'écouta sans porter de jugement.

« Nous devons retrouver Siyu, conclut-elle. Savez-vous quoi que ce soit d'autre sur Anyso ?

— Seulement qu'il est issu d'une famille de boulangers et qu'il a deux sœurs.

— C'est déjà un début, même si les boulangers ne manquent pas au Carmentum. »

Tunuva opina, ravie de cette compagnie inattendue. Elle adorait Ninuru, qui avait passé l'essentiel de son existence à son côté, mais les ichneumons n'étaient pas de nature bavarde, se contentant généralement du strict nécessaire.

« Comment connaissez-vous le Carmentum ? demanda-t-elle à Canthe.

— J'y ai vécu plusieurs années. Il y a peu d'endroits que je ne connaisse pas. Je me suis même rendue à l'Est, il y a fort longtemps.

— Vous ne devez pas manquer de courage, pour vous être aventurée si loin. À quoi ressemble l'autre côté de l'Abysse ?

— À n'importe quel autre endroit. Certaines choses sont différentes, d'autres identiques. » Canthe s'appuya contre la paroi de la caverne. « Leurs dieux sont des wyrms d'eau. La plupart des gens leur sont dévoués.

— Des wyrms. » Tunuva marqua une longue hésitation. « Les Estriens... les vénèrent ?

— Pas tous, mais la plupart d'entre eux. Les leurs soufflent du froid et des tempêtes et non des flammes, et certains

tolèrent même les humains, expliqua Canthe, mais ils s'attendent à ce qu'on leur obéisse, comme le Sans-Nom. » Un gémissement bas et tourmenté venu de l'extérieur emplit subitement la grotte, tirant Ninuru du sommeil. « Quel bruit obsédant. On pourrait croire que les esprits de glace du Hróth étaient ici.

— Cette vallée est supposée maudite par une divinité du vent, Imhul. » Tunuva la vit se frictionner les bras. « Vous avez mangé à un arbre de siden. À quel point ressentez-vous le froid ? »

Canthe resserra les pans de sa mante.

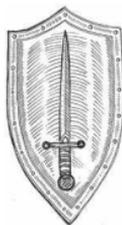
« Lorsqu'une femme mange à un arbre de siden, elle demeure une lampe à tout jamais, son sang devient une huile généreuse là où celui des autres demeure de l'eau. L'huile est un fluide puissant. Nous la transmettons même à nos enfants – mais sans le fruit, nous ne pouvons demeurer embrasées. Nous nous consomons, et les ombres viennent. »

Elle grelotta malgré sa cape. Ses cheveux étaient encore un peu humides.

« Venez, lui dit doucement Tunuva. Dormez près de moi, avec Ninuru. Nous nous tiendrons chaud. »

Canthe acquiesça, un mélange de soulagement et d'épuisement se lisant sur son visage. Elle traversa la grotte et s'assit si près de Tunuva que leurs cuisses se touchèrent. Toutes deux s'appuyèrent contre Ninuru, blotties dans leurs capes.

Le vent souffla leur feu.



46

## Ouest

Glorian contemplait la mer Cendrée d'un air absent, les yeux gonflés par le manque de sommeil. Ses cheveux lui collaient aux joues tandis que le vent assaillait sa houppebande.

Tous les fanaux étaient allumés pour guider le *Fendeau*. Un manteau grisâtre recouvrait les vagues. Pour ne pas penser à ce qui pouvait se tapir, avide, derrière ce brouillard, elle visualisa sa mère, blottie dans un canot, pendant que son père la réchauffait avec sa propre peau d'ours, le poing levé pour faire signe au navire.

« Glorian. » Julain lui toucha le coude. « Nous y sommes. »

Portlété avait été nommé ainsi à cause du grès de ses bâtiments, une pierre d'un riche jaune miel qui réchauffait le cœur après une traversée. En tout cas, cela réconforta le sien dès qu'elle l'aperçut. Ils avaient survécu à une mer hantée.

La pluie crépitait sur les toits de tuiles rouges. Les gens du port menaient leur vie, sans remarquer qui venait d'arriver. Lord Robart avait choisi d'emprunter un bateau modeste à un marchand.

Pour ne pas attirer l'attention, les Ducs Spirituels se séparèrent pour traverser la ville. Lord Robart guida Glorian, flanquée de la garde royale, dans les rues pavées. Durant les mois chauds, de l'armée maritime venait égayer Portlété,

où des bouquets roses d'œillets marins cascadaient autour des portes – en hiver, pourtant, et au grand désarroi de Glorian, l'on pouvait observer la décrépitude du lieu, les moisissures dans les planches, les fissures et les trous minuscules où les embruns rongeaient les bâtisses.

« Reine Sabran ! »

Une femme avait ouvert ses volets pour la saluer. Partout dans la rue, des voix, des mains et des acclamations s'élevèrent, les bavardages explosèrent. « Majesté, l'appelaient-ils. Majesté, bon retour chez vous ! »

Glorian s'arrêta. L'erreur était uniquement due à l'épais brouillard et à son manteau. Sa mère et elle partageaient les mêmes traits, mais la princesse était plus replète, et son précepteur de manières n'avait pas encore tout à fait réussi à lui inculquer une posture digne d'une reine.

Lord Robart lui adressa un léger signe de tête. Glorian leva la main avec hésitation, et les hourras se muèrent en un rugissement de bienvenue.

Sa cagoule dissimulait son visage cependant que la cour chevauchait vers le nord-ouest depuis Portlété. Un brouillard à couper au couteau pesait sur la route du littoral. Lord Robart, fier et silencieux, chevauchait à sa hauteur, véritable montagne faite homme, dont les mains gantées tenaient fermement les rênes de son destrier. Il était déjà intimidant en temps normal, mais lorsqu'il chevauchait son cheval de bataille, il paraissait presque aussi grand que le roi.

Glorian se résolut à faire la conversation. Après tout, il allait régner en son nom pendant plus d'un an. « Lord Robart, dit-elle, j'ai cru comprendre qu'il y avait eu une sécheresse en Inys. Cette pluie suffira-t-elle à y remédier ?

— Je suis sûr que cela y contribuera, Altesse. Que les rivières se remettent au moins à couler. En revanche, je crains que cela ne mette pas un terme à l'aridité. Celle-ci empire d'année en année.

— En connaissez-vous la cause ?

— Non. Je sais juste que la terre est plus assoiffée que d'habitude, en dépit des précipitations. La nature préserve certains de ses secrets.

— En effet. L'année dernière, j'ai eu vent d'un étrange évènement aux bois maudits. Ils jouxtent votre province, n'est-ce pas ?

— Oui, même si je laisse au comte douairier de Bouleaudor et aux barons Valon le soin de les entretenir. » Il portait une épée au côté. « Les forêts profondes invitent toujours les anomalies, qu'elles soient réelles ou imaginaires.

— Au printemps, un chevalier y a trouvé des roches suspectes. Est-il jamais revenu en expliquer la nature ?

— Sire Landon Croft n'a jamais été retrouvé. Une mésaventure des plus tragiques, si vous voulez mon avis. Il est parti traquer des loups et les a très vraisemblablement trouvés. Il y a aussi des ours, dans les bois maudits.

— Pensez-vous que l'appétit des ours ait fait naître ces rumeurs de sorcière ?

— Possible. » Lord Robart coula un regard dans sa direction. « Que savez-vous de la Dame des Bois ?

— Très peu de choses, en dehors du fait que certains croient en son existence.

— C'est vrai. Quand le monde cesse de tourner rond, d'aucuns trouvent une forme de réconfort dans les anciennes manières. Cela ne mettra pas votre règne en péril, Majesté. »

Le crépuscule était tombé quand ils atteignirent Ascalun, capitale du reyaume d'Inys. Son château était doté de robustes murailles pâles, qui se dressaient de façon menaçante au-dessus d'un coude profond dans le Leste. À l'époque de la reine Mistigri, le fleuve empestait le cadavre. À présent, l'eau y était claire et gelée.

En cinq siècles, la ville n'avait connu ni guerres ni sièges. Ascalun n'avait jamais été conquise.

Sa mère avait grandi au château. Glorian y était née, à l'instar de la plupart des Berethnet. Les cloches avaient alors sonné pendant des jours, et tous l'avaient surnommée le Présent du Halgalant, car, à son arrivée, toutes les plaies

avaient été guéries. *J'étais censée apporter la paix, songea-t-elle. Et nous nous retrouvons au bord de la guerre.*

De la neige, sale et piétinée, lacérée d'empreintes de pas, bordait chaque rue. Le cortège franchit les différents quartiers de la capitale, où des flambeaux repoussaient la nuit imminente. Ils avaient jeté l'ancre à la tombée du jour, quand la plupart des habitants se trouvaient chez eux ou en prière aux sanctuaires.

Malgré tout, une arrivée royale, si inattendue fût-elle, imposait un certain faste. Des trompettes annoncèrent son approche. Glorian observa le château et se replia dans un endroit secret au fond de son esprit, d'où elle ne pouvait plus ni entendre ni voir.

Le voyage s'acheva comme dans un rêve. Des torches flamboyantes, des bougies crachotant aux fenêtres, la pluie sur son visage. Son peuple l'acclamait encore, pensant avoir affaire à sa mère revenue du Nord. Elle dut attendre d'avoir franchi les grilles du château pour pouvoir à nouveau respirer sans douleur.

« Lady Florell, accompagnez Son Altesse Royale dans ses anciens appartements du Donjon des reines, ordonna lord Robart. Elle doit être très fatiguée. »

\*\*\*

Le Donjon des reines – nommé pendant des siècles Donjon du roi, avant que ce nom devienne absurde – avait été conçu pour résister aux assauts et aux invasions. Ses parois arrondies et poncées étaient impossibles à gravir, car il n'y avait pas la moindre prise entre les fenêtres les plus basses. Glorian suivit Florell dans les étages.

Sa chambre à coucher était telle qu'elle s'en souvenait. Un feu crépitait dans le foyer en voûte, et un repas composé d'un ragoût de gibier et de gâteau chaud avait été disposé sur une table. Helisent se chargea de lui retirer sa cape humide.

« J'aimerais prendre un bain, déclara Glorian d'un ton distant. J'ai un peu froid. »

Florell acquiesça. « Mariken, dit-elle à la domestique mentendonienne, fais préparer un bain chaud pour tout le monde, veux-tu ?

— Oui, ma dame.

— Je me sens bien, Florell, intervint Julain d'une voix légèrement tremblante. Je ferais mieux de rester avec Glorian.

— Julain. » Florell la saisit par les épaules. « Tu ne peux pas veiller sur une princesse – ou une reine – si tu ne prends pas d'abord soin de toi. Nous sommes toutes en deuil et sous le choc. » Elle prit la cape des mains d'Helisent. « Allez vous reposer, tout le monde. Mariken vous portera votre souper. »

Glorian se laissa tomber sur le lit et retira ses gants. Elle était trop lasse pour pleurer, se déshabiller, ou faire mieux que fixer des yeux la chandelle la plus proche.

Elle se demanda si ses parents avaient été emportés par le feu ou par la mer.

« Ma douce, dit Florell, puis-je vous parler franchement ? En tant qu'amie de votre mère, et de vous-même ?

— Je n'attends aucune déférence, surtout pas de votre part, Florell.

— Vous devriez au contraire en attendre de notre part à tous. D'ici sept jours, vous serez couronnée reine d'Inys. »

Glorian parvint à hocher la tête.

« Le Lord-Protecteur est un homme déterminé, de sang sacré et à la volonté de fer, reprit Florell. Il lui reste à prouver sa fiabilité, c'est pourquoi nous devons faire particulièrement attention durant les mois à venir. Les régences peuvent être des périodes dangereuses.

— Comment cela ?

— Un régent a les moyens d'écarter une jeune reine des affaires inysiennes. Cela permet de créer une souveraine plus faible, dépendante et facile à manipuler. Après le Siècle du Mécontentement, nous ne pouvons laisser personne se

faire cette image de vous, Glorian. Lord Robart devra toujours vous traiter comme une reine. Il devra vous permettre d'assumer votre pouvoir et le nourrir. Dans le cas contraire, c'est une autre sorte de contrôle qu'il exercera.

— Je suis sûre de pouvoir me fier à un homme que ma mère tenait en si haute estime.

— Oui. Je vous demande simplement de rester vigilante tant qu'il se targuera de l'autorité du Saint, qui appartient de droit à la maison Berethnet. » Florell s'assit près d'elle et lui saisit les mains. « Glorian, vous n'avez que seize ans. Rien de tout ceci ne devrait arriver à une enfant – mais votre peuple admirera votre force et votre courage. Vous devez faire en sorte que ce soit *vous* qu'il aime et respecte. Pas quelqu'un d'autre.

— Et comment pourrais-je le persuader de m'aimer ? Comment ma mère a-t-elle procédé ?

— Vous savez comment. Vous l'avez observée pendant des années. La reine Sabran était dévouée à son devoir. Elle était ferme, mais juste, ce qui signifie qu'elle était respectée, mais pas crainte. Votre situation est différente. Il vous faudra être couronnée au plus tôt, et vous montrer à vos sujets. Il vous faudra une héritière. Et il vous faudra des nobles qui vous seront plus fidèles qu'à votre régent. »

Glorian se mordit la lèvre. Si Florell ne lui avait pas tenu les mains, elles se seraient mises à trembler.

« Les Ducs Spirituels doutent-ils de moi ? s'inquiéta-t-elle. Pensent-ils que le Sans-Nom a incendié les navires ? »

Pour la première fois, elle constata que Florell avait vieilli. Elle remarqua les volutes argentées dans sa chevelure, dissimulées dans sa blondeur, ainsi que les rides qui marquaient la peau autour de ses yeux.

« Après le mont Effroi, ils nourrissent peut-être certains doutes en privé, admit Florell. Et vos sujets le feront aussi.

— Et vous, Florell ?

— Jamais. Votre mère était ma plus chère amie. Je l'ai vue redresser ce reyaume au bord du précipice. Tant que je ne verrai pas le Sans-Nom de mes yeux, je ne croirai *jamais*

à son retour. Le Saint a fait une promesse à l'Inys, et j'ai foi en lui. Comme j'ai foi en vous. »

Le feu s'agitait dans la pénombre, si bien qu'aucune forme ne demeurait immobile.

« Je peux vous donner l'allure d'une reine. Liuma m'a appris à le faire, affirma Florell. Mais vous devrez montrer à l'Inys qui vous êtes – la fille de Sabran l'Ambitieuse, la plus grande reine de notre histoire, et de Bardholt le Guerrier, dont le nom a fait trembler les infidèles.

— Et si je n'y parviens pas ?

— Dans ce cas, vous vous révélez être une reine faible et inefficace, comme votre grand-mère. Comme les deux qui l'ont précédée. »

*Elle ressemble beaucoup trop à ma mère, avait affirmé la reine Sabran dans sa chambre à coucher, à la lueur d'une bougie. J'ai tenu Marian à l'écart pendant toutes ces années, mais son sang coule en Glorian également.*

« Je dois m'entretenir avec Mariken, déclara Florell. Reposez-vous. Je n'en ai pas pour longtemps. »

Elle s'éclipsa. Glorian délaça seule ses bottes et resta assise dans le silence de sa chambre.

*Montrer à l'Inys qui vous êtes.*

Certaines de ses affaires avaient déjà été montées dans la chambre. Dans le plus petit des coffres, elle retrouva le miroir que sa mère lui avait offert. Une reine Sabran plus jeune et hagarde la dévisageait en retour.

Pas seulement elle. Non, ce visage était un héritage vieux de près de cinq siècles – la chaîne, la vigne éternelle. Dix-neuf reines au même visage la toisaient toutes depuis la surface étamée. Bien en dessous, dans son sang, se trouvait son père – jamais visible, mais toujours présent. Toute sa vie, elle s'était définie en fonction de lui et de sa mère. Elle avait vécu comme une ombre, dans leur ombre.

Qui était-elle sans leur lumière ?

Qui était Glorian Hraustr Berethnet ?

\*\*\*\*

Le reste des douze jours s'écoula lentement. Pendant ce temps, Glorian n'accomplit rien d'utile. Elle tournait en rond avec ses dames. Peu de choses furent dites. Parfois, elle contemplait la Tour blanche, où les Ducs Spirituels se réunissaient chaque jour, et se demandait de quoi ils pouvaient discuter.

Elle priait aussi : *Ancêtre gracieux et aimant, envoie-moi un signe. Apprends-moi à expier mes péchés, ma réticence à donner. Saint qui veille sur nous dans ta grande vertu, entends ma prière. Accorde-moi ton pardon. Prête-moi ta chandelle pour éclairer mon chemin. Fais de moi ton instrument, ta servante, ton vaisseau. Transmets-moi un message depuis le Halgalant.*

Elle ne reçut aucune réponse. La femme de ses rêves – sa messagère – avait perdu la voix.

Elle se retrouvait bel et bien abandonnée de tous.

\*\*\*\*

Au onzième jour, lord Robart la convoqua. Avant de quitter sa chambre, Glorian se regarda une nouvelle fois dans le miroir. Elle repoussa derrière son oreille une mèche égarée et tenta de couvrir son visage tiré d'un masque impassible, comme celui que sa mère arborait toujours.

*Une future reine doit savoir quelle image elle renvoie aux autres.*

Elle ne pouvait apporter une épée à une réunion du conseil. En revanche, elle avait demandé à revêtir une brigandine de cuir par-dessus sa robe plissée. Ce soir, elle serait autant reine que guerrière, l'héritière et le produit de la reine Sabran et du roi Bardholt.

Des chandelles se consumaient dans leur bougeoir doré ; les volets étaient fermés pour lutter contre le vent. À son arrivée, tous les conseillers se levèrent. « Lady Glorian, l'accueillit lord Robart. Bonsoir. »

Son cœur se serra quand elle l'aperçut. Il lui avait dit de ne surtout pas porter de robe de deuil avant l'officialisation de la mort de ses parents – pourtant, lui-même se tenait dans un surcot de laine grise délicate recouvrant une tunique plus claire, les épaules drapées dans une cape sombre. Même sa ceinture aux attaches argentées était dépourvue de couleurs. Les autres étaient vêtus à l'avenant.

« Vous êtes en gris, lord Robart, fit remarquer Glorian, stupéfiée.

— Comme vous pouvez le constater, Altesse. » Il marqua une pause. « N'avez-vous pas reçu mon message ?

— Cela n'est-il pas évident ? »

Elle fut mortifiée d'avoir formulé une réplique aussi acerbe. Lord Robart inclina la tête. « Mes plus sincères excuses. J'ai prié la nuit dernière et estimé que notre deuil devrait commencer ce jour. Je réprimanderai le messager. »

Elle s'efforça de retrouver contenance. Elle s'assit, inexpressive, et tous l'imitèrent.

Sa robe était d'un bleu profond et riche. Pas lumineux, mais au milieu de ses conseillers en gris, elle devait avoir l'air insolente.

Aucun feu ne brûlait dans l'âtre. Les bougies constituaient l'unique source de chaleur et de lumière. « J'espère que vous me pardonnerez le froid qui règne ici, déclara lord Robart. J'aime garder l'esprit affûté quand je travaille.

— C'est sans importance pour moi, lord Robart.

— Tant mieux. Je vous ai invitée ici pour vous informer que demain, à midi, la mort par noyade présumée de la reine Sabran d'Inys et du roi Bardholt du Hróth sera déclarée dans toute la Vertu. Votre ascension au trône sera, naturellement, proclamée au même instant. Ainsi, la paix de la reine devrait être préservée.

— Avez-vous effectué des recherches en mer ? demanda Glorian à lady Gladwin.

— Oui, Votre Altesse. J'ai même envoyé des plongeurs sonder les décombres, mais nous n'avons pas retrouvé grand-chose.

— Savons-nous ce qui a causé les feux ?

— J'ai pris des renseignements auprès de l'Intendant de Mentendon. Jusqu'à présent, rien ne prouve que la flotte royale ait essuyé une quelconque attaque. Aucune arme de ce côté-ci de l'Abysse n'aurait pu anéantir sept vaisseaux.

— De ce côté-ci ?

— Eh bien, en théorie, les Estriens pourraient en posséder une. Après tout, nous ignorons presque tout d'eux.

— Pourquoi les Estriens s'en prendraient-ils à nous ? s'étonna lade Edith en fronçant les sourcils. Je doute même qu'ils connaissent l'existence de l'Inys.

— Quand j'étais jeune homme, intervint lord Randroth d'une voix enrouée, j'ai eu vent d'une rumeur annonçant qu'un prince sudien avait survécu à la traversée de l'Abysse. Des années plus tard, l'un de ses domestiques est revenu, prétendant que les Estriens étaient ensorcelés par des créatures volantes et écailleuses. Je souligne juste que la possibilité existe.

— Nous ne devrions pas non plus rayer les Ersyriens de la liste des suspects potentiels, intervint lady Brangain. On les dit versés dans l'alchimie. »

Cela ne sembla pas convaincre lo Duchet de la Courtoisie.

« Je partage l'avis d'Edith, fit valoir lady Gladwin. Je ne pense pas que ceci ait le moindre rapport avec l'Est ou les Ersyr. Ni les uns ni les autres n'avaient la moindre raison de nous attaquer. Les Mentés font les coupables les plus vraisemblables. L'assassinat du roi Bardholt peut servir de message contre l'occupation des Vatten. Ils ont peut-être réussi à exploiter le feu du mont Effroi après avoir vécu dans son ombre si longtemps.

— J'ai d'abord soupçonné Vattenvarg, admit lord Damud. Sa puissance maritime n'est plus à démontrer, mais il ne semble pas vouloir revendiquer le trône hróthin, qui serait pourtant le seul mobile possible. Je pense qu'il est trop vieux et vit trop confortablement pour repartir en guerre. Il n'a aucun grief manifeste.

— Les Vatten sont donc dans notre camp ? intervint Glorian.

— C'est ce qu'il semble, Votre Altesse. S'il s'agit effectivement d'un complot mente, ils démasqueront et puniront les conjurés.

— Qui que soient les responsables, nous n'avons désormais d'autre choix que d'annoncer la mort de vos parents. » Lord Robart joignit les mains sur la table. « L'Intendant de Mentendon a déjà informé Einlek Óthling. Celui-ci répugne à être couronné, mais il en comprend la nécessité. »

Rien d'étonnant à ce qu'Einlek hésitât. Il devait redouter que son oncle vînt reconquérir le trône.

« Votre Altesse, ainsi que vos parents vous en ont sans doute informée, vous devez renoncer officiellement à régner sur le Hróth – vous êtes la première de la lignée existante – pour transmettre la succession à Einlek Óthling et ses descendants, poursuit lord Robart. C'est absolument nécessaire pour protéger la maison Hraustr. »

Il fit signe à un domestique, qui apporta le document concerné à Glorian. Celle-ci lut silencieusement les mots couchés sur la feuille.

*Moi, Glorian troisième du nom, reine d'Inys, descendante du roi Galian le Saint et chair divine de la maison Berethnet, la chaîne qui entrave le Sans-Nom, déclare par la présente et affirme être la seule héritière de corps du roi Bardholt du Hróth, premier du nom, et de sa compagne légitime, la reine Sabran d'Inys, sixième du nom.*

*En cette cinq cent onzième année de l'ère actuelle, je renonce librement au royaume du Hróth me revenant de plein droit, au profit de mon cousin germain, Einlek Óthling, fils d'Ólrún Hraustr de Bringard, et de ses héritiers de corps légitimement engendrés, qui régneront sur ce royaume à perpétuité...*

Depuis toute petite, elle savait que le jour viendrait où elle devrait abandonner ce rêve de régner sur le Hróth. Cela ne faisait qu'accroître l'ampleur de son chagrin, mais Einlek avait déjà saigné pour son pays, et le roi Bardholt l'adorait et lui accordait toute confiance. Il ferait un bon successeur.

On lui apporta une plume ainsi qu'une corne à encre remplie du sang d'une pomme de chêne. Glorian repensa alors au ver annelé qu'elle avait trouvé dans une galle.

Elle humecta sa plume. Quelque instinct la poussa à se toucher la figure, pour s'assurer qu'elle portait toujours la même peau, avant de former la signature qu'elle avait apprise au jour de son douzième anniversaire.

### *Glorian Reine d'Inys*

« Einlek Óthling ne sera pas couronné avant de recevoir cette missive, Votre Altesse, expliqua lady Brangain. Il attend votre bénédiction.

— Après l'annonce officielle, la période de deuil commencera en Inys, ajouta lade Edith pour interrompre le silence qui menaçait de s'installer. En temps normal, cela durerait six mois. Comme nous avons perdu tant notre reine que son époux, rallonger cette période semblerait d'autant opportun.

— Nous pensons adéquat d'organiser des funérailles symboliques, six jours après l'annonce, renchérit lord Damud. La tombe de votre mère est prête au sanctuaire des Reines. Nous proposons d'y placer certaines de ses possessions, ainsi que la dent conservée au sanctuaire de Rathdun. »

Chaque reine offrait une dent à un ancien sanctuaire du Nord, au cas où son corps serait perdu à jamais. Ce don faisait office de relique sacrée car, même dans la mort, une dépouille royale demeurait le royaume. Elle devait être préservée, protégée et portée à sa dernière demeure avec tout le respect qui s'imposait.

Glorian ferma les yeux. Elle visualisa malgré elle sa mère au milieu du brasier, les cheveux enflammés, la peau fondant comme de la cire.

« Oui. Nous devons accompagner mes parents jusqu'aux portes du Halgalant, répondit-elle d'une voix tendue. J'aimerais également que la cérémonie rende hommage au seigneur mon père. L'une de ses fourrures ainsi que sa dent devraient être placées dans la tombe. Je crois qu'il en a aussi fourni une au sanctuaire de Rathdun.

— Sa Majesté l'a extraite elle-même, confirma lord Randroth. Elle sera rapportée à Ascalun.

— Très bien. » Glorian tordit les doigts dans son giron. « Le jour de mon couronnement a-t-il déjà été fixé ?

— Il le sera en temps voulu, Altesse, répondit lord Robart.

— C'est une question de bienséance, ajouta lade Edith avant que Glorian pût poser la question. La disparition de la souveraine sans preuve de son trépas est une première dans l'histoire inyssienne. Votre mère ne peut être officiellement déclarée morte sans preuve. Vous couronner avant cela pourrait être considéré comme déplacé ou de mauvais goût – à moins qu'il y ait un témoin du trépas. Un rescapé pouvant confirmer ou infirmer le décès de la reine.

— Soyons réalistes, Edith. Personne n'a pu survivre dans cette mer, argumenta lord Robart. Il n'y aura aucun témoin. »

Lady Brangain se détourna. Assis en face d'elle, lord Damud porta ses mains jointes à son front.

« Sans témoin du drame, nous recommandons d'attendre au moins la fin de l'année de deuil, conclut lade Edith. Le peuple vous aura alors acceptée comme reine, Altesse. »

Glorian ne trouva rien à redire. Insister davantage pour être couronnée pourrait être perçu comme cruel.

*Ils ne doivent pas me prendre pour la reine Mistigri.*

« Qu'il en soit ainsi, conclut-elle. Un témoin, ou une année. Y a-t-il eu des nouvelles de l'épidémie apparue au Hróth ? »

Lord Robart haussa les sourcils. « Qui vous a parlé de cela, Altesse ? »

Glorian soutint son regard sans lui répondre. « Malheureusement, elle s'est propagée, annonça lord Damud. Einlek Óthling a fait fermer les ports. Grâce au Saint, rien ne s'est encore déclaré sur nos terres. »

Lord Randroth fit le signe de l'épée. « Peut-être devrions-nous fermer nos ports également, suggéra Glorian. Par mesure de précaution.

— Nous surveillerons attentivement la situation. » Lord Robart la regarda droit dans les yeux. « Si nous pouvions en venir à une affaire domestique plus urgente, Altesse.

— De quoi s'agit-il, messire ?

— Il serait sage que vous conceviez une héritière au plus tôt. »

Au fond de Glorian, quelque chose de fragile finit par se briser. « Comment, lord Robart ? s'entendit-elle répondre. Mais je n'ai que seize ans. Me voyez-vous mourir prochainement ? »

Chacun retint son souffle autour de la table.

« Altesse, intervint lade Edith d'une voix voilée, je vous en conjure, n'évoquez jamais votre propre trépas. »

Glorian dressa le menton.

« Lady Glorian, reprit lord Robart, il s'agit là de votre plus grand devoir. C'est le meilleur moyen d'assurer la sécurité de l'Inys.

— En temps normal, nous pourrions attendre davantage. » Lady Brangain la dévisageait, à présent, les prunelles assombries par le chagrin. « Mais nous sommes confrontés à de si nombreuses menaces... Le mont Effroi, la disparition de vos parents, les Carmenti, cette épidémie, l'attentat dont vous avez été victime, possiblement les Mentés... Sans héritière, nous restons vulnérables. »

Glorian serra ses doigts plus fort encore. Sa grand-mère et elle étaient les seules Berethnet encore en vie, et son aïeule était à la fois faible et mal aimée. Lord Robart n'avait pas tort.

Elle avait effectivement besoin d'une héritière pour renforcer la maison.

Alfie : merci d'être toujours présents, à chaque échéance, chaque période de doute ou de remise en question. Je vous aime infiniment.

Enfin, merci du fond du cœur à la communauté livresque internationale dont font partie bibliothécaires, libraires, chroniqueuses, chroniqueurs, blogueuses, blogueurs, autrices, auteurs et tous les membres de cette mine qu'est BookTok. Depuis la publication du *Prieuré de l'Oranger*, votre soutien est allé bien au-delà de tout ce que j'aurais jamais pu imaginer. J'espère que revenir dans cet univers vous aura plu et que vous aimez ces nouveaux personnages autant que j'ai aimé raconter leurs histoires.



14092

Composition  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Slovaquie  
par NOVPRINT SLK  
le 1<sup>er</sup> avril 2024*

Dépôt légal : mai 2024  
EAN 9782290397329  
L21EPGN000818-616841

Éditions J'ai lu  
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*